



LA FRANCE, LA FRANCE SEULE !

POUR la nouvelle année 1960, l'abbé de Nantes, notre Père, avait commencé sa *LETTRE À MES AMIS* 63 ainsi :

« Je voulais vous écrire mes vœux pour l'an de grâce 1960, an I de l'expansion du communisme mondial selon les déclarations de son chef, année aussi de la révélation du dernier secret de Fatima. J'ai retardé cette lettre, trop lourde de craintes et en même temps chargée d'une grande espérance. En annonçant que le sang y coulerait, sang de soldats, sang de martyrs, je sentais que ces tristes prévisions ne tarderaient pas à être tragiquement confirmées. Où ce sang devait-il couler ? dans quelles conditions et pourquoi ? C'était à ces questions que je voulais répondre pour fortifier vos âmes et les éclairer de Vérité. »

Depuis l'année 1991 date de son indépendance, depuis la Révolution orange en 2004, le désordre, la pauvreté, la corruption règnent en maîtres en Ukraine où le sang coule désormais à flots depuis la révolution du Maïdan en 2014 et, plus encore, depuis le 22 février 2022. Pour quelle raison ? Parce que les États-Unis et leurs "alliés" européens ont décidé d'asservir ce pays incapable de vivre son indépendance, de le diviser, de le détruire même s'il était possible... par haine d'une Russie qui entend défendre jalousement son territoire, son indépendance, sa souveraineté, ses richesses... et par-dessus tout son âme, hier sous possession communiste, mais aujourd'hui chrétienne... et demain catholique.

Donc il nous faut, nous catholiques, prendre le parti de la Russie ?... Non ! Celui des États-Unis ? Évidemment non ! Rester neutres ? Encore moins ! Dans cette affaire internationale qui menace la paix du monde, il nous faut prendre, nous catholiques français, le parti qui n'est défendu par personne et qui est tout simplement celui de la France, de la France seule ! Et l'intérêt supérieur de notre pays comme celui sans doute d'ailleurs de tous les États européens passe par le rétablissement durable de l'ordre et de la paix en Ukraine... Or, seule la Russie peut et surtout veut le faire en déployant toute la force nécessaire à sa disposition avec tous les efforts et sacrifices qu'une telle opération implique.

Donc dans de telles conditions, désirer un échec de la Russie, pire : travailler à sa défaite, est une profonde erreur politique et même une faute morale grave. La décomposition sociale qui ronge l'Ukraine depuis maintenant plus de trente ans finira inmanquablement par traverser ses frontières et gangrener d'autres pays si elle n'est pas jugulée. Mais surtout un nouvel effondrement de la Russie achèverait l'asservissement d'une France surendettée, désindustrialisée, isolée au sein d'une Union européenne dominée par une riche Allemagne qui a les moyens de se réarmer, bien décidée à resserrer les rangs avec l'OTAN donc avec les États-Unis.

Doit-on toujours parler d'« *expansion du communisme mondial* » ? Oui, mais là où on ne l'attendait pas en 1960. Cette idéologie destructrice et ses principes antireligieux,

antisociaux, antifamiliaux, inhumains, se sont enracinés et se sont étendus chez nous en Occident, et contre ceux-ci l'Église n'a montré aucune opposition depuis qu'au concile Vatican II elle a refusé de condamner le marxisme.

Comment nos sociétés pourraient-elles subsister quand ses gouvernants appliquent des principes destructeurs et ne font rien pour défendre, encourager, aider, favoriser ceux qui se vouent à son salut ? Paul VI a hypocritement pleuré sur l'autodémolition de l'Église, lui le responsable de sa perte. De même, nos gouvernants français pleurent sur l'autodémolition de la France, eux qui mettent en œuvre des lois et des projets qui vont toujours plus loin dans l'horreur de l'avortement, de l'euthanasie, de l'immoralité, de la trahison, de l'anticivilisation et de l'irréligion.

On pourrait objecter qu'en Europe aucun gouvernement ne se dit communiste et que les partis communistes ont un poids si faible qu'ils sont comme n'existant plus. Ce à quoi nous répondrions : certes, il n'y a plus de drapeaux rouges, ni de militants encartés, mais nos sociétés sont imprégnées de matérialisme dialectique et de révolte contre Dieu.

Marx considérait que les conditions matérielles d'existence des hommes, en particulier leur place dans les rapports de production, déterminent leur conscience et que la dialectique de l'histoire trouve son origine dans les oppositions de classes sociales, dans la lutte entre leurs intérêts divergents. Eh bien ! contrairement aux apparences, nous y sommes bien ! Les orientations législatives actuelles sont adoptées dans le but de faire échapper l'enfant et l'adulte à leur milieu, à leur famille, à leur paroisse, à leur pays, à tout cadre, à toute institution, à tout devoir envers Dieu. Que ce soit dans le domaine de l'éducation où l'enfant doit s'éduquer lui-même, dans le domaine de la morale où l'homme doit pouvoir déterminer son genre, dans le domaine de la politique où le citoyen adopte ses propres lois, tout est fait pour que, d'une façon plus radicale que Marx, mais toujours dans la même logique, l'homme ne soit plus soumis à aucune condition matérielle de son existence, y compris celles inscrites par Dieu dans la nature humaine.

Toute cette idéologie se résume dans ce que l'on appelle le *wokisme*, mouvement qui nous vient des États-Unis, mais dont les origines idéologiques se situent dans la *french theory*, c'est-à-dire dans les écrits des théoriciens français modernes de la *déconstruction*, comme Foucault, Derrida et Deleuze. Il est de bon ton, par ignorance ou par esprit subversif, de dire que ce n'est pas du marxisme, car la lutte des classes et l'ouvrier ne sont pas au cœur de cette idéologie. Oui, mais il s'agit bien des principes de Marx. Matérialisme dialectique, révolte, révolution, haine de Dieu, tout cela est contenu dans le mot de *déconstruction*, au fondement du *wokisme*.

Plus profondément encore, le marxisme, fait remarquer

notre Père, et le wokisme, bien entendu, sont « *une inversion totale et systématique de la religion. Repoussée par le matérialisme sans âme du XIX^e siècle, elle est revenue non plus sous la forme de Jésus-Christ vainqueur de la triple concupiscence et de l'esprit démoniaque, mais au contraire sous la forme de Lucifer triomphant de Dieu par l'exaltation des trois concupiscences dans la révolte absolue. Au lieu de la paternité et de la filiation divines et humaines, la dialectique du maître et de l'esclave. Au lieu de la soumission, l'aliénation, au lieu de la charité et de la grâce, la haine et la fureur. Au lieu de la Rédemption universelle, la Révolution totale. Au lieu du culte de Dieu jusqu'au sacrifice de soi, le culte de soi jusqu'à l'anéantissement du monde. Le marxisme est satanique...* »

Révolte contre le père, la mère, le maître, le colonisateur, le prêtre, la patrie, l'Église, le Blanc même, voilà où nous en sommes. D'où cela nous vient-il ?

Dans *L'ERREUR DE L'OCCIDENT*, Alexandre Soljenitsyne avait écrit : « *Le stalinisme n'a existé ni en théorie ni en pratique : on ne peut parler ni de phénomène stalinien, ni d'époque stalinienne, ces concepts ont été fabriqués après 1956 par la pensée occidentale de gauche pour garder les idéaux communistes.* »

En condamnant haut et fort Staline et le stalinisme, en 1956, Khrouchtchev a fait croire que le “mauvais” communisme, totalitaire, n'existait plus. Plus tard, en clamant mensongèrement que le communisme avait disparu avec la chute de l'Union soviétique en 1989, et l'Église elle-même, malheureusement, a participé à ce mensonge par la bouche de Jean-Paul II, on a cru qu'on en avait fini avec cette idéologie monstrueuse. En réalité, il n'en était rien. Pire ! l'Église et l'Occident en sont tout imprégnés, alors que la Russie de Poutine, elle, les rejette et les combat.

Pourtant, nous dira-t-on, avant 1991 Poutine était membre du Parti communiste de l'Union soviétique, n'a-t-il pas été un agent du KGB ? Lutter pour l'Ukraine, n'est-ce pas lutter contre une résurgence possible de la tyrannie communiste ? Il est vrai que Poutine a revêtu l'uniforme soviétique, qu'il a travaillé dans les bureaux du KGB, mais comme le fait remarquer le professeur marxiste russe Aleksandre Buzgalin, de l'université de Moscou, « *au sein du PCUS, il y avait deux catégories de gens : les communistes et les membres du Parti* ». Poutine était membre du Parti et loyal à son pays, rien de plus. S'il fallait une preuve que Poutine n'a rien à voir avec le communisme, il suffit de lire son discours du 22 février 2022, dénonçant Lénine pour avoir créé l'Ukraine de façon arbitraire et pour avoir reconnu le droit à l'auto-détermination de l'Ukraine et des autres nations.

Soixante-deux ans après l'année que notre Père définissait comme l'an I de l'expansion du communisme, nous assistons, semble-t-il, par la grâce de l'Immaculée, à une contre-offensive, à une Contre-Révolution venant de là où on ne l'aurait pas attendue autrefois : de la Russie elle-même. L'année 2022 qui a vu le déclenchement de l'Opération militaire spéciale et de la consécration de la Russie marque l'an I de l'expansion du règne du Cœur Immaculé de Marie dans le monde, et, selon les déclarations de la Reine du Ciel à Fatima le 13 juillet, l'établissement de la dévotion à son Cœur Immaculé, parce que Dieu le veut : « *Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé* », et ainsi « *beaucoup d'âmes se sauveront et on aura la paix* ».

Il y a un an, le jour de la fête de l'Annonciation, vendredi 25 mars 2022, le monde entier a vu et entendu le pape François supplier Notre-Dame de Fatima sur un ton pathétique :

« *Mère de Dieu et notre Mère, nous confions et consacrons solennellement à ton Cœur immaculé Nous-même, l'Église et l'humanité tout entière, en particulier la Russie et l'Ukraine... Tu as tissé l'humanité de Jésus, fais de nous des artisans de communion.* »

L'Opération militaire spéciale conduite par Vladimir Poutine en est un fruit, puisque nous voyons l'armée russe tenir tête à l'Occident et à ses idées subversives.

Le grand dessein divin qui a dominé le vingtième siècle, qui domine encore le nôtre, et qui est en voie de se réaliser, est cette volonté de bon plaisir de notre Dieu, révélée en 1917 par Notre-Dame de Fatima afin de sauver les âmes des pauvres pécheurs qui marchent à l'enfer. Pour l'accréditer et pour démontrer la puissance de notre Mère Immaculée, Dieu veut lier la paix du monde et le triomphe universel de l'Église à deux conditions bien faites pour confondre l'orgueil moderne et exalter la puissance de la “divine Marie” : la consécration de la Russie à son Cœur Immaculé par le Pape ayant ordonné aux évêques de s'unir à lui dans cet acte, et la recommandation de la dévotion des cinq premiers samedis du mois.

« *Le Saint-Père me consacrera la Russie qui se convertira, et il sera donné au monde un certain temps de paix.* »

Oui, ce temps de paix viendra, et nous pouvons le hâter en répondant pleinement, pour notre part, aux “*petites demandes*” de Notre-Dame : récitation du chapelet quotidien et des prières enseignées par l'Ange et la Vierge Marie, pratique de la confession et de la communion réparatrice des premiers samedis du mois, méditation des mystères du Rosaire, port du scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel et de la médaille miraculeuse comme signes de notre consécration à son Cœur Immaculé.

Nous pouvons le hâter aussi en encourageant nos curés et nos paroisses à pratiquer les premiers samedis du mois. Nombreux parmi vous ont eu le courage de prendre des initiatives dans ce sens. Tout cela ne peut que plaire à Dieu, au Cœur Immaculé de Marie, et contribuer à placer nos familles et nos pays dans leurs mains.

L'abbé de Nantes ne cessait de prêcher : « *Par la ferveur d'une minorité, le Cœur de Jésus, le Cœur Immaculé de Marie se laisseront toucher. Mais il y faudra d'abord et surtout une lassitude de Dieu, une compassion de Jésus-Christ, une grâce de l'Esprit-Saint d'amour créateur, à la prière du Cœur Immaculé de Marie, sainte Colombe de la paix. Donc, à la question : “Enfin, Dieu aura pitié de qui ?” la vraie réponse est celle-ci : “De l'Immaculée Conception, et, à cause d'elle, il sauvera le monde.” Comment ? En bon catholique, il le sauvera par le Pape, son Vicaire, son fils.* »

« *En s'élevant au-dessus des étranges passions dans lesquelles journaux et hommes de partis cherchent à nous entraîner, et à la seule condition encore de ne pas s'évader dans une fausse “mystique” où la recherche de Dieu et la Charité devraient se traduire par un lâche reniement de notre Église et de nos patries, l'année qui vient se laisse aisément prévoir. Les grands mouvements de pensée et de puissance y continueront leur expansion accélérée, ce qui est littéralement terrifiant, à moins que, préparé dans le secret de l'Église de Dieu qui prie sans relâche et s'immole, quelque événement surnaturel vienne réduire à néant les vaines pensées des méchants. Pessimisme, optimisme, non ! Sagesse chrétienne qui ose mesurer avec exactitude les forces de Satan mais leur oppose avec foi la puissance de l'Esprit Invisible qui anime notre Sainte Mère l'Église.* » **(père Bruno de Jésus-Marie.**

RATZINGER - BENOÎT XVI

LE RESPONSABLE DE LA RUINE DE L'ÉGLISE, C'EST LUI

À entendre le concert d'éloges dithyrambiques qui suivit la mort du pape Benoît XVI, du moins dans certains milieux conservateurs et traditionalistes, on pourrait croire qu'il sera un jour proclamé docteur de l'Église. « C'est un Pape, écrit Laurent Dandrieu, qui aura tenu bon *“devant les loups”*, pour réenraciner (*sic*) l'Église dans le Christ et la laisser plus *“affermie dans la foi”*, apte à remplir sa mission de constituer *“le sel de la terre”*. » Le pape François lui-même décrit son prédécesseur comme *« un maître de la foi »* dont *« la pensée et le magistère sont et resteront toujours féconds dans le temps »*. Il l'affirme dans la préface d'un recueil de citations de Benoît XVI à paraître.

Nous pensons, au contraire, que pour la purification de l'Église si nécessaire et la restauration du dogme de la foi, il faudra jeter l'anathème sur ses écrits et sur ses discours.

Mais un Pape pourra-t-il condamner l'un de ses prédécesseurs ? Assurément, puisque cela a déjà eu lieu, par exemple au septième siècle :

« Honorius est, de tous les papes hérétiques, le plus célèbre et sans doute le plus gravement coupable. Pour se justifier de céder devant les hérétiques, il eut ce mot qui est d'un moderne étonnant, mais c'était en 634 : *“Prenons garde de ressusciter les vieilles querelles”* ! Moyennant quoi, il ordonna de laisser l'erreur se propager librement et la conséquence fut que la vérité de l'orthodoxie se trouva partout bannie. Presque seul, saint Sophrone, évêque de Jérusalem, s'insurgea contre Honorius, l'accusant formellement d'hérésie. Le Pape enfin reprit conscience de ses devoirs, mais il mourut sans avoir réparé l'immense dommage causé à l'Église universelle par ses palinodies. Cela lui valut l'anathème du VI^e concile de Constantinople, en 680, confirmé par le pape Léon II et repris par tous les grands Conciles œcuméniques jusqu'à l'époque moderne. Prodigieuse marque de vérité que donne ainsi l'Église de Rome en maintenant l'un de ses Pontifes sous l'anathème à travers les siècles, pour cause d'hérésie, au moment où elle se déclare sereinement infail-
lible ! » (CRC n° 69, juin 1973, p. 8)

Mais revenons à Benoît XVI. En 2010, cinq ans après son élection au souverain pontificat, interrogé par son ami, le journaliste Peter Seewald, il affirmait qu'un Pape ne devait pas démissionner lorsqu'il ren-
contrait des difficultés :

« Quand le danger est grand, il ne faut pas

s'enfuir. Le moment n'est donc sûrement pas venu de se retirer. C'est justement dans ce genre de moments qu'il faut tenir bon et dominer la situation difficile. C'est ma conception. On peut se retirer dans un moment calme, ou quand tout simplement on ne peut plus. Mais on ne doit pas s'enfuir au milieu du danger et dire : “Qu'un autre s'en occupe.” » (LUMIÈRE DU MONDE, éd. Bayard, p. 50)

Néanmoins, trois ans plus tard, le 28 février 2013, confronté à toutes sortes de graves scandales, des scandales de mœurs notamment, il évoquait le visage de l'Église *« défigurée »* et il démissionnait de sa charge. Cependant, la cause de ces épouvantables désordres, au sein même de l'Église, Benoît XVI voulait à toute force la méconnaître, renouvelant son adhésion enthousiaste à Vatican II au moment même où il annonçait sa démission.

En effet, dans son entretien avec le clergé romain du 14 février 2013, il mettait encore ses espoirs dans le *« Concile réel »* qu'il opposait au *« Concile des médias »* et à celui *« des journalistes »* qu'il qualifiait de *« Concile virtuel. Nous savons comment ce Concile des médias, accessibles à tous, dominant, a créé tant de calamités, de problèmes : des séminaires et des couvents fermés, etc. »*, accusait-il avant de conclure : *« Le Concile virtuel a été plus fort que le Concile réel. Cinquante ans après apparaît notre propre devoir issu du Concile réel, que ce Concile-là, vrai, puisse véritablement renouveler l'Église. »*

L'abbé de Nantes, lui, avait annoncé, dès avant la clôture de Vatican II, les fruits du *Concile réel*, à savoir l'apostasie, conséquence de l'ouverture de l'Église au monde moderne, au monde de 1789 : les nouveautés doctrinales introduites dans ses ACTES ne pouvaient que provoquer un effondrement de la vie chrétienne et des mœurs. Assurément, les graves désordres, l'immoralité et la corruption au sein du clergé et jusqu'au plus haut degré de la hiérarchie, c'était le salaire du *« culte de l'homme »* proclamé la veille de sa clôture (7 décembre 1965).

C'est une triste chronique que celle des années de l'après-Concile caractérisées par une décadence épouvantable :

« “Jam foetet”, comme Lazare après trois jours, écrivait l'abbé de Nantes. Au bout de trois ans de réforme, l'Église de Vatican II sent déjà. C'est la décomposition, c'est l'autodémolition de la religion par ses propres ministres.

« Le bilan de l'exercice 1968 serait long et désespérant. L'immense soif de licence et de désordre mental qui caractérise l'animal humain trop bien nourri et comblé s'est emparée maintenant des gens d'Église. On en trouve l'aveu dans ces nouveaux catéchismes parus cette année en plusieurs nations, et celles qui n'ont pas encore le leur y travaillent fiévreusement. Ces catéchismes sont évidemment en contradiction flagrante avec le catéchisme catholique auquel on les substitue impérativement. Quelles que soient les inepties, erreurs, hérésies dont ils regorgent, personne ne voudra les interdire. Et si même Rome en signale les défauts essentiels, elle n'ose en proscrire l'usage ! C'est de "*l'irréversible*". Dans la ligne de Vatican II, selon le pacte synarchique qui lie Paul VI et les évêquats de la majorité [conciliaire], il faut plaire au monde et lui sortir une religion neuve, acceptable, flatteuse.

« Il faudrait un nouvel Élie et son zèle pour la Maison de Dieu. » (CRC n° 16, janvier 1969)

Au contraire, l'une des plus graves fautes du futur Benoît XVI, comme nous allons le voir, ce fut d'avoir travaillé, en tant qu'expert de Vatican II, à la destruction de la suprême inquisition romaine, à savoir le Saint-Office.

Ne voulant pas reconnaître le constat de faillite de son Concile et de son pontificat, il a persisté dans ses erreurs jusqu'à sa mort. Son testament est une action de grâces pour la création et les grâces reçues au cours de sa longue vie, mais il ne contient aucune mention de l'état réel de l'Église et de son effondrement. On n'y trouve aucun souci des âmes qui en souffrent et se perdent, ni même un semblant de retour sur lui-même pour évoquer sa responsabilité dans ce naufrage universel. Bref, il ne contient aucune rétractation.

UN EXPERT QUI N'EST PAS CATHOLIQUE

Ce fut en 1959 que le pape Jean XXIII annonça la convocation d'un Concile. Ayant recueilli les vœux de l'épiscopat, les théologiens du Saint-Office préparèrent, au sein d'une Commission théologique

préparatoire, des schémas traitant des grandes questions dogmatiques. Mais les orientations traditionnelles de ces textes déplaisaient au pape Jean XXIII qui voulait un Concile pour adapter l'Église au monde moderne, démocratique, et se réconcilier avec les communautés protestantes. Pour réorienter le futur Concile, pour court-circuiter sa préparation par le Saint-Office, il créa le Secrétariat pour l'unité des chrétiens qui allait s'occuper d'œcuménisme et rédiger d'autres schémas.

C'est alors que le jeune abbé Ratzinger fut recruté par le cardinal Joseph Frings, archevêque de Cologne et président de la Conférence épiscopale allemande, pour être son expert personnel.

En Allemagne, Ratzinger avait pourtant déjà été repéré comme un moderniste en 1956, lors de son *Habilitation à l'enseignement*, avec sa dissertation sur *La théologie de l'histoire chez saint Bonaventure*. L'un des examinateurs, « Michael Schmaus, lui lança : "*Votre façon subjectiviste d'interpréter la Révélation n'est pas vraiment catholique !*" Schmaus le trouvait presque dangereux. Ratzinger était perçu comme un progressiste qui ébranle les bastions solidement établis. » (cité par Peter Seewald, *BENOÎT XVI, UNE VIE*, t. 1, 2022, p. 361)

Dans son autobiographie, Ratzinger a lui-même raconté les critiques qu'il a subies : « Schmaus, qui avait sans doute eu depuis Freising des échos irrités sur la modernité de *ma* théologie, ne vit aucunement dans ces thèses la fidèle restitution de la pensée de saint Bonaventure, mais un dangereux modernisme, en passe de faire du concept de la révélation une notion subjective. La faculté se réunit pour délibérer autour de ma thèse, et la séance fut quelque peu houleuse. Contrairement à Söhngen, Schmaus pouvait compter sur de forts appuis au sein du corps professoral. Cependant, la condamnation fut atténuée : mon travail ne fut pas refusé ; il me fut seulement rendu pour correction. » (*MA VIE. SOUVENIRS 1927-1977*, éd. Fayard, 2005, p. 88)

« Alfred Lapple, son ancien professeur, confirme le jugement de Schmaus : "*Ratzinger est pour une théologie du sentiment, il évite les définitions claires.*"

CHANGER LES FORMULES

CE que faisait le professeur Ratzinger, passer d'une formulation à une autre, le concile Vatican II allait l'accomplir en grand.

« Jean XXIII, dès l'ouverture du Concile, l'invitait à trouver un nouveau langage, mieux adapté à la mentalité moderne que l'ancien : "*Il faut que cette doctrine certaine et immuable, qui doit être respectée fidèlement,*

soit étudiée et exposée suivant les méthodes de recherche et la présentation dont use la pensée moderne, etc." Affirmer la nécessité de nouveaux énoncés de la foi, de style pastoral, c'était discréditer les anciennes formules dogmatiques. Le Pape annonçait aussitôt après que l'Église ne condamnerait plus les erreurs qui, d'ailleurs, "*s'excluent les unes les autres*" et

"à peine nées s'évanouissent comme brume au soleil" (sic !). Changer les formules et annoncer que l'Église ne condamnera plus... Que penserait-on d'un pharmacien qui donnerait ordre à ses employés de changer les étiquettes de tous les flacons et leur assurerait l'impunité en cas d'erreur ou de crime ? » (CRC n° 50, novembre 1971, p. 14)

Il n'a jamais adhéré à la devise médiévale Sic et non, c'est ainsi ou ce n'est pas ainsi. Il n'aime pas les définitions sèches, mais veut remodeler la théologie et la construire comme un artiste construit un tableau. Il invente sans cesse de nouveaux mots et il est heureux de passer d'une formulation à l'autre.» (cité par Seewald, p. 361)

Dans sa biographie du cardinal Frings (*JOSEF KARDINAL FRINGS*, t. 2, 2005, éd. Ferdinand Schöningh), Norbert Trippen a montré comment, dès avant l'ouverture de Vatican II, Ratzinger s'est livré à un dénigrement des schémas préparés par les théologiens du Saint-Office sous la direction du cardinal Ottaviani.

C'est en 1961 que le cardinal Frings commença d'apprécier le jeune abbé Ratzinger lorsqu'il lui prépara la conférence sur le Concile qu'il devait donner le 20 novembre de cette année-là, à Gênes. « Il m'a rapidement fourni un projet, raconte-t-il, que j'ai trouvé si bon que je ne l'ai retouché qu'à un seul endroit. La conférence était entièrement tournée vers l'avenir. Quand je la montrai au cardinal Döpfner, il me dit : *"Eh bien, c'est un document historique !"* Il voulait dire par là : ce sont de beaux rêves d'avenir, mais presque aucun d'entre eux ne s'accomplira. » Ces rêves paraissaient à l'époque beaucoup trop révolutionnaires. Hélas ! ce fut finalement le programme qu'allait accomplir Vatican II.

Le 23 février 1962, le cardinal Frings fut appelé par Jean XXIII pour une audience. « *En entrant dans la pièce, le Pape vint vite vers moi, me serra dans ses bras et me dit : "J'ai lu cette nuit votre discours à Gênes et j'ai voulu vous remercier de ces belles idées."* » De toute évidence, cette conversation encouragea Frings à faire appel, à partir d'avril 1962, à Joseph Ratzinger comme conseiller à la Commission centrale qui révisait les schémas préparatoires.

L'archevêque de Cologne rapporte dans ses *MÉMOIRES* : « Lorsque commencèrent les sessions de la Commission centrale (de novembre 1961 à juin 1962), nous vîmes rapidement que les schémas présentés (environ soixante-dix) avaient tous été élaborés dans un esprit entièrement conservateur. Nous en arrivâmes à de violentes confrontations avec le groupe conservateur principalement conduit par Ottaviani. Ces affrontements portaient essentiellement sur les thèses élaborées par le Secrétariat pour l'unité des chrétiens, présidé par le cardinal Bêa. Ces thèses furent l'objet de vives contestations, en particulier sur la question de la liberté religieuse. » (cité par Trippen, p. 243)

LE COMLOT POUR REFORMULER LA DOCTRINE

Le 27 mai 1962, le professeur Ratzinger fut le premier à répondre : « Dans l'ensemble, je voudrais dire que les quatre schémas ébauchés par le cardinal Bêa me semblent être un excellent travail. Si on

pouvait arriver à amener Vatican II à adopter ces textes comme siens, le Concile aurait déjà été, me semble-t-il, extrêmement profitable et un réel progrès aurait été réalisé. Ici, on parle vraiment *le langage dont notre temps a besoin.* »

Tout différents furent ses avis concernant les schémas préparés par la Commission théologique.

CONTRE LES PROCÉDURES INQUISITORIALES...

EN FAVEUR DE LA LIBERTÉ ET DE L'AMOUR !

Dans le SCHÉMA SUR L'ÉGLISE, au numéro 3 du chapitre 8, Ratzinger contestait les procédures inquisitoriales traditionnelles, demandant qu'il soit mis en place « une protection de l'individu contre la dénonciation anonyme [pour hérésie] ; il faudrait l'établir parce que jusqu'à présent elle a été trop négligée ». À la fin du chapitre, « une certaine insatisfaction demeure, car, comme l'écrit Karl Rahner, l'Église n'appartient pas à ces *"États absolus dans lesquels le pouvoir extérieur et l'obéissance qui s'exercent dans un silence mortel sont tout, et la liberté et l'amour ne sont rien"* ; aussi, il ne faudrait pas que, dans un tel document, *un appel à la liberté et à l'amour* manque complètement. »

Lors de son intervention à la Commission centrale le 19 juin 1962, Frings reprit les suggestions de Ratzinger : « *Il faudrait aussi évoquer le soin à donner à l'initiative chrétienne parmi les fidèles, car dans l'Église, il ne faut pas que seule la crainte prévale, mais bien la liberté des enfants de Dieu, l'amour et la générosité.* »

POUR LA LIBERTÉ SOCIALE EN MATIÈRE RELIGIEUSE.

Les 19 et 20 juin, les cardinaux Ottaviani et Bêa soumirent leurs projets pour le schéma sur l'Église, résumés sous le titre *"SUR LA RELATION ENTRE L'ÉGLISE ET L'ÉTAT ET SUR LA LIBERTÉ RELIGIEUSE"*. Ces deux projets s'opposaient radicalement.

« Alors que le cardinal Ottaviani, au chapitre 9, voulait obliger l'État à respecter et à faire respecter la *"vérité"* que l'Église doit définir, le chapitre 10 sur LA LIBERTÉ RELIGIEUSE du cardinal Bêa avait une orientation complètement différente.

« Selon le point de vue du Saint-Office, il y a des *"obligations religieuses de la part du pouvoir civil"* : *"Le pouvoir civil ne peut pas être neutre envers la religion. Puisqu'il est établi par Dieu pour aider les hommes à acquérir la perfection humaine, il ne doit pas seulement les aider à obtenir des biens temporels, mais aussi à recevoir les biens spirituels pour la conduite religieuse de la vie humaine."* »

Ce que l'abbé Ratzinger critiqua en s'engageant à fond pour que l'Église opère une révolution copernicienne par la proclamation du droit de l'homme à la liberté sociale en matière religieuse. C'était prendre le contre-pied des enseignements des papes Grégoire XVI, Pie IX, Pie X et Pie XII. Il en était tout à fait conscient :

« Il s'agit de sortir du Moyen Âge, de mettre un terme, dans la basilique Saint-Pierre, à l'ère constantinienne. Peu de choses ont été aussi dommageables à l'Église, au cours des cent cinquante dernières années, que la défense obstinée du statut de religion d'État là où il survivait. Il est clair que ceux [du Saint-Office] qui ne s'opposaient pas tant à la liberté de conscience [intérieure] qu'à la liberté des cultes [le droit social] combattaient pour un monde [la Chrétienté] en train de s'effondrer [dont vous travaillez, vous, Ratzinger, à sa destruction] alors que l'autre bord [représenté par le cardinal Bêa] ouvrait la route de l'avenir [pardon ! la route menant à la ruine de l'Église]. » (conférence de Ratzinger du 1^{er} octobre 1964)

Cela n'empêchera pas Ratzinger de développer plus tard une « herméneutique de la continuité » entre la tradition et Vatican II. Parce que pour lui la « continuité » est simplement l'accord entre l'Église et la société de son temps. Si la société du temps change, l'Église doit changer et c'est ce souci d'adaptation qui assure la « continuité ». L'accord entre l'Église et le monde prime sur toute autre considération. C'est le comble du libéralisme : le critère de la vérité n'est plus le dogme de la foi, la fidélité à la doctrine transmise par la tradition, mais l'accord avec le monde, l'adaptation au monde de son temps, puisque Dieu aime ce monde, que son Esprit y est sans cesse à l'œuvre !

CONTRE LE SCHÉMA SUR LA VIERGE MARIE.

Concernant la Vierge Marie, des centaines d'évêques avaient demandé un schéma spécial pour proclamer ses privilèges, ce qui leur paraissait très nécessaire « à notre époque où le conflit est si grand entre les fidèles et Satan » (*ACTA ET DOCUMENTA*, série 1, vol. 2, pars 5, p. 103).

L'abbé Ratzinger s'y opposa : « Je crois que, dans l'intérêt du Concile, ce projet marial doit être abandonné. Si le Concile s'est donné comme but essentiel une délicate incitation aux frères séparés à rechercher l'unité, il doit se vouloir pastoral dans le choix des vérités à proclamer et se laisser guider par la charité [une fausse charité !]. Ce schéma serait un nouvel obstacle au retour de ceux qui se sont séparés [un retour ? Mais quel retour s'il n'y a pas d'adhésion sincère et entière aux vérités de la foi catholique que les schismatiques ont reniées ?]. Je suggère que l'on renonce complètement à un chapitre doctrinal, les Romains doivent simplement faire ce sacrifice [le sacrifice des privilèges de l'Immaculée !] et qu'une simple prière à Notre-Dame pour l'unité soit placée à la fin de l'ecclésiologie. »

Passer sous silence les privilèges et les gloires de la Vierge Marie, les occulter, c'est prendre le contrepied des révélations de Fatima et de Pontevedra, donc des volontés divines pour notre temps.

NI JUGER NI CONDAMNER.

Ratzinger écrivait à Frings au sujet de plusieurs schémas, dont celui sur *L'Unité de l'Église* : « Ils semblent trop empreints de scolastique et tiennent trop peu compte des opinions des frères séparés. »

« De tous les schémas, celui sur la préservation intégrale du dépôt de la foi apparaît comme le moins approprié, voire même tellement insuffisant [insuffisant pour favoriser un nouvel œcuménisme, hérétique ! mais suffisant et même parfait pour conserver et défendre le dogme de la foi] qu'il ne peut pas encore être soumis au Concile [à un Concile d'un nouveau genre dont tous les actes doivent plaire aux protestants]. »

« Le schéma sur *Les Sources de la Révélation* doit être révisé de manière à ce qu'aucune décision préliminaire ne tranche les controverses internes des théologiens [les controverses avec les luthériens ne sont pas des controverses internes à l'Église !]. »

« En ce qui concerne les schémas 3-*L'ordre moral chrétien*, 4-*Chasteté, mariage, famille, virginité* et 6-*Les moyens de communications sociales*, il faudra répondre aux questions les plus urgentes de manière brève et, dans la mesure du possible, ni juger ni condamner, mais, comme une mère parle, répandre les richesses de la foi chrétienne et sa consolation. »

Le Concile réel, pour reprendre l'expression de Benoît XVI, sera précisément ce Concile qui adoptera les orientations voulues par le pape Jean XXIII et l'abbé Ratzinger, en rupture et même en contradiction avec celles des théologiens du Saint-Office qui avaient préparé la condamnation des erreurs de notre temps. C'est le libéralisme et les nouveautés doctrinales du Concile réel qui ont produit des fruits désastreux et qui en produisent encore aujourd'hui.

ARTISAN DE LA RÉVOLUTION DE VATICAN II

Le cardinal Frings invita l'abbé Ratzinger à le rejoindre avant l'ouverture du Concile : « Il est maintenant clair que je m'envolerai pour Rome le mardi 9 octobre ; volerez-vous avec nous ? Pour le mercredi 10 octobre, j'ai invité tous les Pères conciliaires allemands à une réunion à l'*Anima* à 17 heures. Puis-je vous demander de vous exprimer sur le projet de la constitution dogmatique sur les sources de la Révélation et, si possible, de faire des contre-propositions positives ? »

Sa conférence aux évêques, le 10 octobre 1962, sur les sources de la Révélation les prépara à accepter son contre-schéma rédigé avec Karl Rahner.

« Pour un très jeune professeur, confiera-t-il plus tard, c'était une affaire vraiment énorme et difficile. La responsabilité de tracer la voie que les évêques allemands allaient suivre reposait lourdement sur mes épaules. » Et d'ajouter « avoir ressenti une grande responsabilité envers Dieu et envers l'histoire ». Il se savait

donc parfaitement responsable de « *l'orage inévitable* [sic] *qui allait bientôt éclater* » (Peter Seewald, p. 480 et 497).

Avec quelques autres experts et l'appui décisif du pape Jean XXIII, l'abbé Ratzinger déclencha cet orage : dès les premiers jours du Concile, il manœuvra très habilement pour le soustraire au contrôle des théologiens du Saint-Office, et pour obtenir ensuite le rejet de leurs schémas.

Désavouant le cardinal Ottaviani qui voulait que l'assemblée des évêques les approuve sans tarder, Jean XXIII donna satisfaction à la minorité réformiste en décidant que le schéma sur la liturgie serait étudié et discuté en premier.

Dans les questions liturgiques, il s'agit de matières mixtes. La liturgie n'a pas la perfection des Écritures divinement inspirées ni le caractère immuable des définitions dogmatiques. Les novateurs allaient donc pouvoir facilement proposer des réformes, des innovations, et ainsi enclencher l'*aggiornamento* de l'Église.

Ratzinger raconte : « *Les schémas de la Commission théologique, dont le premier [sur les sources de la révélation] était maintenant à la disposition des Pères pour être étudié, étaient empreints de l'esprit qui avait marqué la fin du dix-neuvième siècle, autrement dit un esprit "qui est contre" [contre les erreurs condamnées dans le SYLLABUS en 1864]. Et cet esprit devait paraître glacial, voire choquant, à côté de la grande éclosion du schéma sur la liturgie. La crispation qu'avait provoquée le combat (contre le modernisme), un combat jadis certainement nécessaire, avait marqué ces schémas et les avait façonnés en une théologie essentiellement négative [mais catholique !]. Avec le schéma sur la liturgie, cet esprit "qui est contre" [contre les hérésies des néo-modernistes, réprouvées par Pie XII dans son encyclique HUMANI GENERIS, de 1950], cet esprit négatif disparut au profit d'une nouvelle opportunité positive s'offrant aux évêques.*

« *Les paroles du Pape dans le discours d'ouverture : l'Église n'a pas à condamner maintenant, mais à prodiguer le remède de la miséricorde, le Concile n'a pas à prononcer des interdictions, mais à présenter la foi de manière positive et nouvelle... tout ce que l'on avait auparavant considéré comme une expression du tempérament personnel de Jean XXIII prit désormais tout son sens, devenant compréhensible et significatif.* » (cité par Trippen, p. 333)

LE CONTRE-SCHÉMA SUR LA RÉVÉLATION

L'abbé Ratzinger présenta le 25 octobre 1962, devant un groupe d'évêques allemands et français, son contre-schéma sur la Révélation : ronéotypé à plusieurs centaines d'exemplaires, il commençait à circuler parmi les évêques.

Il se trouve que notre Père eut connaissance de ce texte, grâce à un séminariste romain qui, chargé de faire le ménage dans les appartements des évêques, trouva un jour, dans la corbeille à papier de l'un d'eux, un texte qu'il s'empressa de lui communiquer. L'abbé de Nantes, alors curé de Villemaur, fut stupéfait à la lecture de ces pages, et il en écrivit sa *LETTRE À MES AMIS* n° 132 :

« Dix petites pages de texte latin, très dense, qu'il faut étudier avec soin. Les présidents des conférences épiscopales d'Autriche, de Belgique, de Gaule, de Germanie et de Hollande proposent ce schéma aux Pères comme matière de leur prochain examen. Il est, disent-ils, "*certes d'un ton fort positif et pastoral*" et cela sous-entend qu'il se distingue par là de tout ce qui a été proposé jusqu'ici régulièrement. Eh bien ! ce schéma me paraît donner comme définitions infaillibles de la foi chrétienne les principes religieux fondamentaux du progressisme et du teilhardisme.

« L'événement du siècle est là. La Révolution propose à l'Église son cadeau, à visage découvert. »

Le 20 novembre 1962, grâce à l'appui de Jean XXIII, qui viola le règlement du Concile, les réformistes obtinrent le rejet définitif du schéma sur *LES SOURCES DE LA RÉVÉLATION*. Ratzinger exultait : lui et ses affidés l'avaient emporté. Il pourra plus tard publier ses chroniques des sessions de Vatican II, sous le titre significatif *MON CONCILE*.

L'historien Ruggieri remarque « que la période du 14 novembre au 8 décembre, et surtout la semaine du 14 au 21 novembre 1962, consacrée au débat concernant le schéma sur les sources de la révélation, a été le moment où un changement décisif a eu lieu pour l'avenir du Concile et, par conséquent, pour l'Église catholique elle-même : de l'Église-Pacelli, encore essentiellement hostile à la modernité et qui fut le dernier héritier de l'Église de la restauration du dix-neuvième siècle [l'Église du *SYLLABUS*], on est passé à l'Église qui est l'amie de tous les hommes, même si ces enfants sont ceux de la société moderne, de sa culture et de son histoire », bref, l'Église-Masdu.

Lors de la deuxième session de Vatican II, en 1963, Ratzinger écrivait au secrétaire du cardinal Frings : « Je crois que l'on peut être très satisfait du schéma sur l'Église. On détecte déjà le progrès accompli rien qu'en comparant la composition de l'ancien et du nouveau schéma. Dans l'ancien, 90 % du contenu appartenait aux 19^e et 20^e siècles ; maintenant c'est la patristique qui domine ; le moyen âge et les temps modernes subsistent dans la proportion convenable. » (cité par Trippen, p. 369)

« 90 % du contenu appartenait aux dix-neuvième et vingtième siècles », c'est-à-dire était marqué par les condamnations des erreurs modernes fulminées par les papes Grégoire XVI, Pie IX, Pie X et Pie XII.

« La patristique domine »... C'est dire que l'on

remonte avant les définitions dogmatiques des Conciles œcuméniques, promulguées pour condamner les hérésies et pour expliciter les vérités divines contenues dans le dépôt de la Révélation. Avec les Pères de l'Église, on peut s'en éloigner...

Ainsi, le Concile suivait les orientations données par le pape Jean XXIII dans son discours d'ouverture du 11 octobre 1962, il ne condamnerait plus personne et reformulerait la doctrine chrétienne.

UNE FOI "LIBÉRALE" N'EST PLUS LA FOI CATHOLIQUE

Mais, ne plus condamner, c'est trahir la foi de l'Église, protestait notre Père :

« Fidèles, prêtres, évêques, et Pape même ne sont membres de l'Église sainte de Dieu qu'autant qu'ils adhèrent à la foi apostolique et repoussent tout ce qui y contredit, qu'ils sont fidèles à l'unique Époux de leurs âmes et ennemis des séducteurs impies et des idoles de Satan. Ils doivent à leur Maître et Seigneur ce double témoignage de leur fidélité, de professer tout ce que tient pour révélé la sainte Église leur Mère et de condamner avec anathème tout ce qu'elle a réprouvé. *« Quiconque n'est pas avec moi est contre moi, déclarait Jésus, et qui n'amasse pas avec moi dilapide. »* Nul ne peut se refuser à condamner l'erreur, sous quelque motif que ce soit, sans outrager Dieu et ravalier sa Parole au niveau des diverses et incertaines opinions des hommes. Une foi "libérale" n'est ni sincère ni droite, son espérance diverge d'avec les volontés divines, sa charité n'est plus que crime et adultère.

« Toujours l'Église s'est redressée et a sauvé la pureté de sa foi par la condamnation publique et implacable de l'erreur qui menaçait de tout corrompre comme un ferment. Il n'y a de lutte possible et de salut aujourd'hui que par ce même moyen dont a usé l'Église dans les périls d'hérésie ; la proclamation par la sainte hiérarchie d'anathèmes où se trouvent clairement définies et condamnées les pernicieuses nouveautés et faussetés jusqu'alors diffuses dans la masse chrétienne elle-même. »
(*LETTRES À MES AMIS* n°s 70 et 248)

PERFIDES ATTAQUES CONTRE LE SAINT-OFFICE

Comme le Saint-Office était le ministère du gouvernement pontifical, chargé de veiller à la conservation et à la défense de la foi au sein de l'Église, les modernistes lui firent une guerre à mort.

Ratzinger joua un rôle discret, à la différence de Küng, mais décisif dans les attaques perfides lancées contre cette institution lors de la deuxième session du Concile. En tant que théologien personnel du cardinal Frings, il prépara sa déclaration du 8 novembre 1963 qui fut applaudie frénétiquement dans l'aula conciliaire par quelques dizaines de Pères signataires d'une

pétition visant à sa destruction, quelques dizaines sur 2400 présents !

Au cours de son intervention, le président de la Conférence épiscopale allemande affirma avec force que « la façon de procéder de la Congrégation du Saint-Office dans beaucoup de domaines n'est pas en phase avec notre temps, porte préjudice à l'Église et est une cause de scandale pour beaucoup.

« Il me semble approprié d'exiger que, devant ce dicastère, personne ne soit accusé, jugé ni condamné en raison de sa foi juste ou erronée, sans avoir été auparavant écouté, sans avoir été préalablement informé des accusations qui pèsent contre sa personne ou contre son livre, et avant que l'occasion lui ait été donnée de se corriger ou de corriger le livre qui semble lui porter préjudice. »

Quelques minutes plus tard, le cardinal Ottaviani, secrétaire du Saint-Office, s'élevait vigoureusement contre les affirmations du cardinal Frings :

« Qu'il me soit permis de protester énergiquement contre les paroles qui ont été prononcées contre la Suprême Congrégation du Saint-Office, dont le préfet est le Souverain Pontife (*applaudissements dans l'assemblée conciliaire*).

« Ces paroles ont été prononcées par ignorance, je n'emploie pas d'autre mot afin de ne pas blesser, par ignorance de la procédure du Saint-Office, par ignorance du nombre des personnes interrogées avant d'énoncer un jugement, du nombre de consultants et de qualificateurs, qui en grande majorité viennent de l'extérieur et sont des professeurs des premières universités romaines, et qu'on entend avant de soumettre un jugement quelconque aux très éminents Pères du Saint-Office, afin qu'ils donnent leur avis en toute connaissance de la cause qui leur est proposée et dont les Pères eux-mêmes proposent la décision au Souverain Pontife. »

La protestation de l'éminent prélat n'empêcha pas le pape Paul VI de mettre en route la réforme du Saint-Office le soir même, en demandant au cardinal Frings de lui faire des propositions. Quatre jours plus tard, ce dernier et deux théologiens, dont Ratzinger, en parlèrent avec un canoniste de Louvain, Mgr W. Onclin, qui accepta de rédiger un *PRO MEMORIA*. Le 18 novembre, c'était chose faite, le cardinal remettait au Pape un projet de réforme du dicastère en quatre pages.

L'abbé de Nantes comprit aussitôt les funestes conséquences de l'assaut lancé contre le Saint-Office. Dans sa chronique de la deuxième session du Concile, il écrivait :

« Le cardinal Frings, poussant son avantage, a clairement réclamé la réforme de la Curie romaine et en particulier du Saint-Office, chargé de veiller sur la pureté de la foi au nom du Pape même. C'est le vœu passionné des réformateurs de réduire ce tribunal suprême à l'impuissance sous le contrôle des évêques.

Ainsi ne doit-on plus revoir de ces interventions brutales dont le cardinal a dit qu'elles étaient une cause de scandale dans le monde entier.

« Et nos journalistes français de nous citer un exemple typique de cette répression inhumaine : le Saint-Office n'a-t-il pas condamné la *VIE DE JÉSUS* de l'abbé Steinmann, pourtant munie de l'imprimatur du cardinal Feltin, sans que celui-ci ni celui-là n'en aient été avertis ni encore moins consultés ou entendus ! Voilà bien ces méthodes inquisitoriales et moyenâgeuses auxquelles le Collège épiscopal saura mettre le holà ! Mais ce que ni Fesquet ni Laurentin ne t'ont dit, ami lecteur, c'est le fond de l'affaire, quelles erreurs impies rééditait ce livre d'un prêtre ! et sous la garantie de l'imprimatur et du *nihil obstat* parisiens... les affreuses théories d'Ernest Renan. Ce livre allait empoisonner irrémédiablement des milliers d'âmes. Paris n'avait pas vu ou pas osé. Rome veillait ! Quant au misérable, au malheureux auteur, un torrent l'a roulé dans ses flots, au fond d'un couloir desséché du désert maudit de Moab où il excursionnait. Quel signe de la colère de Dieu !

« Vous pouvez désormais vanter l'islam et dire que Mahomet est un prophète authentique du vrai Dieu, vous pouvez collaborer avec le parti communiste, soutenir le progressisme polonais, que sais-je ? Le barrage héroïque, seul tenace et sûr dans l'Église depuis vingt ans, c'était le Saint-Office. Il a maintenant les yeux crevés. » (*LETTRE À MES AMIS* n° 158 du 23 novembre 1963)

DES PROCÉDURES JUSTIFIÉES

Quelques semaines plus tard, à Rome, Mgr Romoli, évêque dominicain de Pescia, justifia les procédures du Saint-Office, dans un entretien accordé au journaliste Wiltgen.

Comme je lui demandai, raconte le journaliste, s'il était vrai que le tribunal suprême de l'Église condamnait un accusé sans l'avoir entendu, Mgr Romoli me répondit : « Il convient de distinguer. Si un membre de l'Église en accuse un autre d'un crime qui relève de la compétence du Saint-Office, l'accusé est toujours entendu et a toute la possibilité de se défendre. Il peut être assisté d'un avocat, agréé par le tribunal. Les précautions prises pour sauvegarder l'accusé sont en ce cas si larges et minutieuses qu'elles pourraient parfois paraître excessives. »

Mais, souligna-t-il, il en allait tout autrement pour la condamnation d'œuvres publiées, « car il s'agit là de théories qui, considérées en elles-mêmes, risquent de nuire à l'intégrité de la doctrine de l'Église et au salut des âmes ». En de tels cas, « lorsque la doctrine catholique orthodoxe n'est pas clairement exposée, ou qu'elle est mise en question, le Saint-Office n'entend pas toujours la partie intéressée avant de prononcer son verdict ». Dans ce genre de condamnations, ce

n'étaient pas les intentions de l'auteur qui étaient mises en question ou condamnées ; le tribunal n'envisageait que ses théories prises en elles-mêmes.

Comme on lui demandait s'il ne serait pas plus humain de questionner un auteur avant de condamner ses écrits, Mgr Romoli répondit que cela était parfaitement possible dans le cas d'un manuscrit non encore publié. « Mais une fois que les doctrines incertaines ou fausses ont été répandues, à quoi servirait un tel interrogatoire ? » Il ne changerait rien à l'influence de l'œuvre publiée sur les catholiques. « Avant de condamner un ouvrage publié ou de diffuser à son sujet un solennel *Monitum*, le Saint-Office mène une longue enquête, serrée et scrupuleuse, en consultant des experts hautement qualifiés appartenant à des groupes linguistiques et nationaux divers, afin que son jugement soit incontestablement objectif et certain. Il arrive que ces enquêtes durent plusieurs années, si grande est la minutie avec laquelle le Saint-Office traite ces affaires. »

LE SAINT-OFFICE DÉMANTELÉ

Malgré la défense, très argumentée, des procédures inquisitoriales par les meilleurs prélats romains, le Saint-Office sera neutralisé, démantelé, anéanti, à la fin du Concile, par le *motu proprio INTEGRÆ SERVANDÆ* du 7 décembre 1965.

Si Paul VI réforma le Saint-Office, ce fut non pas pour accroître ses pouvoirs, mais pour satisfaire point par point aux requêtes formulées le 8 novembre 1963 par le cardinal Frings.

Le *motu proprio INTEGRÆ SERVANDÆ* transformait le Saint-Office qui devenait *LA CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI*, et son nouveau règlement indiquait que des mesures ne pourraient plus être prises par voie administrative contre des publications sans que leurs auteurs aient eu la possibilité de se défendre. La commission de l'*INDEX* disparaissait.

Dans son *MOTU PROPRIO*, Paul VI affirmait : « Parce que l'amour parfait bannit la crainte (1 Jn 4, 18), la protection de la foi sera mieux assurée par un office chargé de promouvoir la doctrine »... Cet amour parfait, que le Pape voulait instaurer dans l'Église et dans le monde, n'était que la caricature diabolique de la charité chrétienne, à savoir la « solidarité » : que tout homme soit respecté dans ses libres comportements, publics autant que privés.

En démantelant le Saint-Office, à la veille de la clôture du Concile, Paul VI se protégeait lui-même et couvrait avec lui tous les néo-modernistes et progressistes, tel l'abbé Ratzinger, qui triomphaient.

La Congrégation pour la doctrine de la foi était chargée, non de fulminer des condamnations, mais de « susciter des progrès de doctrine en fonction des acquisitions de la culture et des sciences humaines ». Avec un tel objectif, la nouvelle Congrégation favorisa le pullulement des hérésies dans l'Église.

POUR ET PAR LA SAINTETÉ DE LA FOI

APRÈS un pèlerinage à Rome, l'abbé de Nantes démontra le rôle essentiel du Saint-Office dans la vie de l'Église. Décrivant l'architecture de la place Saint-Pierre, il portait ses regards « sur la colonnade et les deux ailes qui lui font suite, construites par Pie XII justement pour y installer les dicastères pontificaux.

« Deux palais achèvent cet ensemble majestueux, à droite et à gauche, le Saint-Office et la Secrétairerie d'État, celle-ci d'ailleurs occupant très symboliquement une partie du Palais des Papes. Le premier est le **ministère de la foi**, le second celui de **la politique de l'Église**. »

Au Saint-Office, « le cardinal Ottaviani, en dépendance tout à fait immédiate du Pape, a la charge de défendre la foi. Sa mission est de première importance, parce que de la fidélité de l'Église à son chef Jésus-Christ dépend toute sa force et son existence même. »

À la Secrétairerie d'État, « le cardinal Cicognani, lui, expose au Pape chaque matin comment va le monde, ce que les hommes font de leur liberté, ce que déclarent et décident les chefs d'État, en bref cet autre absolu que sont les événements et les faits dont l'Église doit prendre son parti.

« Chacun de ces ministères s'adonne à la mission qui lui est confiée et en adopte le caractère. Au Saint-Office l'intransigeance, à la Secrétairerie la souplesse ; ici la revendication des droits de Dieu, la réprobation de toute erreur, l'assurance superbe que la Vérité seule mènera l'Église à la victoire et au rayonnement universel, là au contraire le rappel de la puissance temporelle ennemie, la volonté de composition, de compromis, la pensée que l'Église ne se maintiendra au milieu de tant de difficultés que par la prudence, la mesure, le sens de l'opportunité, voire l'opportunisme. »

LA FORCE MOTRICE...

« Contrairement à ce qu'un vain peuple pense, l'élément créateur, la force motrice, le principe de renouvellement et d'enrichissement dans l'Église, c'est la foi. Elle n'attire dans l'immédiat que difficultés et persécutions sur ceux qui la servent uniquement, mais au même moment elle ranime la sainteté, suscite l'héroïsme parmi les enfants de l'Église, multiplie les conversions, exalte l'élan missionnaire. Ce principe de vie, c'est le Saint-Office qui en est le ministre !

« Il faut un État pontifical, il faut une politique, une diplomatie pontificales, mais subordonnées à la virginalité, à l'intègre prédication de la foi. Les succès apparents, les apaisements faciles des concordats et des compromis dus à l'habileté et la ténacité de la diplomatie romaine laissent la tentation de croire que l'ère des persécutions et des luttes est close, que la réconciliation de l'Église avec le monde est proche. Cette politique se prend pour une mystique, dans l'indifférence à la foi. Mais encore un peu de temps et l'Église, embaumée par tous les pouvoirs temporels et les fausses religions satisfaites, mourrait d'inanition, manquant à son Dieu, sa vie intérieure perdue dans le grand train de ses succès politiques.

« Rome n'en est pas à ce point. En revanche, inquiétantes sont les critiques, véhémentes, faites par *l'aile marchante* du Concile à l'encontre de la Curie. »

AUGMENTER LES ATTRIBUTIONS DU SAINT-OFFICE.

« Les partisans d'une nouvelle réforme s'en prennent au juridisme romain au nom de la charité, mais, traduit en termes nets, ce beau langage revient à écarter de nos cœurs les saintes rigueurs de la foi, les normes salutaires de la morale, pour vaquer dans

les apparentes facilités de la diplomatie et les fausses victoires des compromis politiques. Perdons la foi et réconciliions-nous avec tout le monde.

« Cette agression bouleversante révèle implacablement le fort et le faible des institutions pontificales contemporaines. Le Saint-Office n'a pas, hélas ! la force que l'on croit. Sans doute a-t-il en main les foudres les plus redoutables, mais il lui est difficile et parfois interdit d'en faire usage, Teilhard de Chardin est plus puissant que lui, c'est un test, et *Témoignage Chrétien*... Malheureusement confiné depuis longtemps dans la seule fonction de répression, il ne débouche sur rien, paraît occupé à soupçonner, faire obstacle, arrêter ce qui s'est fait en dehors de lui. On reconnaît qu'il est un frein nécessaire, mais cette appréciation même défigure sa mission et le dessert. Si une réforme de la Curie s'impose, elle doit être diamétralement opposée à celle qu'exigent les réformistes du Concile.

« Il faudrait plutôt que le ministère de la foi regagne sur le ministère de la politique quelques-uns des attributs positifs et des pouvoirs directs de la puissance souveraine. Ah ! si le Saint-Office avait ses légats comme la Secrétairerie a ses nonces, s'il choisissait des évêques selon son esprit orthodoxe et valeureux, s'il pouvait efficacement soutenir, par l'argent et par les honneurs, ceux qui combattent pour la foi, alors nul n'aurait osé élever la voix contre lui, alors surtout la Sainte Église donnerait à ses enfants des nourritures fortes ! Elle avancerait sans peur au milieu des combats !

« Il n'y aura de salut pour notre génération qu'en rendant au ministère de la foi sa juste prévalence sur le ministère de la politique, et il y a urgence. » (Lettre à mes amis n° 174 du 21 juin 1964)

Dans ses *MÉMOIRES*, le cardinal Frings écrit : « Le Saint-Office fut dissous en tant que tel et, à la place, une Congrégation pour la doctrine de la foi fut créée. La nouvelle Congrégation a agi depuis lors avec beaucoup de retenue. Une fois, elle a rappelé très vivement à l'ordre un Français de droite. Mais à l'égard des réformes hollandaises et même allemandes, qui vont bien plus loin que les réformes conciliaires, elle a laissé faire. »

Ce Français de droite, c'était l'abbé de Nantes.

Tout cela est déjà suffisant pour démontrer que Benoît XVI se trompait et nous trompait quand il osait affirmer que le *Concile réel* n'était pas la cause de l'effroyable décadence de l'Église. C'est sa réforme pour l'adapter au monde moderne, décrétée au Concile, et les décisions qu'elle a entraînées, notamment le démantèlement du Saint-Office, qui ont permis à tant d'erreurs de ruiner la foi et la morale dans l'Église.

IL N'Y A PLUS CETTE CHARITÉ PREMIÈRE...

Quinze ans plus tard, en 1981, lorsque le cardinal Ratzinger, alors archevêque de Munich, fut nommé par Jean-Paul II préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, il était décidé à ne pas se livrer au labeur inquisitorial qu'accomplissait autrefois le préfet du Saint-Office, en recherchant les erreurs et leurs auteurs pour les condamner.

« *Jamais, confiera plus tard le cardinal, je n'aurais accepté de me consacrer à ce service ecclésial si ma tâche avait été avant tout celle d'un contrôle.* » (CRC n° 207, janvier 1985, p. 21)

L'abbé de Nantes commentait :

« Vous prenez soin de faire savoir que jamais, au grand jamais, vous n'auriez accepté la fonction de préfet du Saint-Office s'il n'avait été bien entendu, juré, promis, qu'il n'était plus question, qu'il ne serait plus jamais question de sanctionner ni de condamner personne, sauf... les ennemis de la Liberté.

« C'est ainsi que, Votre Éminence régnant, à la Congrégation pour la doctrine de la foi, il n'y a plus cette charité première qui consiste à défendre l'Église de l'invasion, de la domination et des ravages du Prince de ce monde, Satan.

« C'est sous le couvert de ce libéralisme papal et conciliaire que la Bête de l'Apocalypse a envahi Rome et y a fait camper ses armées. » (*LETTRE OUVERTE AU CARDINAL JOSEPH RATZINGER*, CRC n° 207, p. 21)

UNE EXCEPTION AU LIBÉRALISME...

Remarquons toutefois que ce libéralisme papal connut une exception notoire. En 1966, l'abbé de Nantes avait réussi à obtenir que la Congrégation pour la doctrine de la foi reprenne pour lui un travail inquisitorial. Le tribunal suprême de la foi

devait porter un jugement doctrinal sur tous ses écrits, particulièrement sur ses *LETTRES À MES AMIS* dénonçant les Actes de Vatican II comme hérétiques. Le procès fut instruit à Rome, mais s'acheva par une notification mensongère publiée dans *l'Osservatore romano* du 10 août 1969. L'autorité suprême s'efforçait de diffamer l'abbé de Nantes tout en s'abstenant de juger sur le fond.

En effet, le motif de la *disqualification* était une accusation mensongère, à savoir la présence d'erreurs dans ses écrits. Selon la notification romaine, l'abbé de Nantes aurait refusé « *de souscrire une formule de rétractation de ses erreurs* ». C'était un double mensonge. Qu'on relise les documents romains du procès. Aucun d'eux, ni la formule de rétractation, ni la Lettre de sommation du cardinal Seper, ni la notification finale, n'indiquent quelles erreurs l'abbé de Nantes aurait eu à rétracter. Ces prétendues erreurs n'y sont ni formulées ni mentionnées, pour l'unique raison qu'elles n'existent pas !

Ainsi, après avoir instruit la requête du plaignant, alors que l'affaire était en état et en tour d'être jugée, l'autorité suprême refusait de statuer sur le fond et de rendre une sentence dogmatique. Le procès de l'abbé de Nantes s'achevait par un déni de justice, une forfaiture au sens strict du terme. Commettre un déni de justice est pour un juge le pire des déshonneurs.

Ce déni de justice montrait d'une part que le Saint-Office avait été réellement anéanti par la réforme conciliaire. Il n'y avait plus de tribunal suprême de la foi dans l'Église pour rendre des jugements doctrinaux ! Toutefois, l'issue du procès de l'abbé de Nantes avait une portée formidable. Le théologien de la Contre-Réforme au vingtième siècle était catholique romain, et ses accusations contre le pape Paul VI et le concile Vatican II demeuraient, légitimement portées dans l'Église.

DÉROBADES DU CARDINAL

Qu'allait faire le cardinal Ratzinger, défenseur des droits des accusés contre l'arbitraire romain, lorsqu'il connut la plainte portée à Rome par l'abbé de Nantes à l'encontre du pape Jean-Paul II, le 13 mai 1983 ?

La Congrégation pour la doctrine de la foi redoubla le mensonge de la notification de 1969 en publiant une notification qui prétendait justifier... l'injustifiable ! à savoir la dérobade et la forfaiture de l'Accusé, Souverain Juge en sa propre cause.

Pour achever les dérobades du cardinal Ratzinger face à l'abbé de Nantes, rappelons qu'au début de l'année 1985 une Allemande écrivit au cardinal : « *Éminence, j'ai appris que l'abbé de Nantes, un grand théologien français, s'est proposé pour vous aider à restaurer la foi dans l'Église. Je ne comprends pas votre silence à son égard.* »

Le préfet de l'ex-Saint-Office lui fit répondre par son secrétaire : « *Il n'est pas possible au cardinal Ratzinger, pour des raisons de principe, de recevoir l'abbé de Nantes.* »

CATÉCHISME *PIERRES VIVANTES* : UN ÉLÉGANT DISCOURS...

Mais c'est aussi à cause de ces raisons de principe que le cardinal ne prit aucune mesure contre le nouveau catéchisme français *PIERRES VIVANTES* sévèrement critiqué par notre Père en raison de son contenu indéniablement moderniste (*TOUTE NOTRE RELIGION*, éd. CRC, 174 pages).

Contrairement à ce que prétend Jean Sévillia, il n'y eut alors aucun « *bras de fer entre Ratzinger et l'épiscopat français* » (*LE FIGARO* du 2 janvier 2023). En effet, en réponse à notre dénonciation, le cardinal Ratzinger se contenta de prononcer un élégant discours. Et notre Père de commenter :

« Je profite de l'occasion pour exprimer à Votre Éminence l'énorme déception causée parmi la foule immense des bons catholiques français par sa stupéfiante dérobade, récente, dans l'affaire des catéchismes français. Pour ma part, je trouvais déjà très anormal qu'un préfet du Saint-Office fasse d'une affaire de foi l'objet d'un élégant discours, et non d'une sentence souveraine de proscription des textes hérétiques incriminés ; c'est vous dire que votre volte-face et votre complicité actuelle avec nos évêques prévaricateurs ne m'ont pas surpris. Mais les fidèles qui gardent leur confiance en Rome en ont été très scandalisés. Si cela pouvait vous faire réfléchir, je serais heureux de vous en avoir averti. »

L'abbé de Nantes évoquait ainsi le discours du cardinal du 16 janvier 1983, à Paris, et son « *communiqué conjoint* » avec l'archevêque de Lyon, dix jours plus tard, où ils affirmaient qu'il n'était pas question de remettre en cause « *l'admirable effort catéchétique* » entrepris en France !

Notre Père notait : « Plus personne ne fait son travail ecclésiastique à Rome, à la Curie. On fait semblant. » (CRC n° 193, octobre 1983, p. 6)

CARENCE ET COMPLICITÉ DES AUTORITÉS

En 1968, lors de ses interrogatoires au palais du Saint-Office, l'abbé de Nantes avait été impressionné par le sérieux et la compétence des membres et des consultants de la Congrégation. C'étaient encore des théologiens d'avant le Concile ! Il n'en fut plus de même lorsqu'en 1983 il y rencontra Mgr Jérôme Hamer pour lui remettre le *LIBER ACCUSATIONIS SECUNDUS* :

« Voici que je suis en présence du second personnage de cette Sacrée Congrégation, Mgr Hamer. Mais cette fois, comme accusateur du Pape ! Or je

ne ressens pour ce haut fonctionnaire aucune crainte révérencielle. Que lui manque-t-il donc ? Tout. » (CRC n° 190, juin 1983, p. 14)

L'abbé de Nantes observait les effroyables conséquences de la manière dont le Pape et les évêques géraient le peuple de Dieu depuis le Concile, *sans obligation ni sanction* :

« Il n'est pas un hérésiarque aujourd'hui, pas un apostat qui ne se réclame du Concile pour mener maintenant son action au grand jour, en pleine immunité, en maître et en pasteur reconnu ! Spécialement dans le domaine liturgique par les orientations, les libertés, la créativité ouvertes par la réforme conciliaire. Et plus spécialement, dans le bouleversement de la messe et la suppression de toutes les cérémonies et dévotions du culte eucharistique. Cette subversion, dénoncée par Pie IX, Pie X, Pie XII, les Papes l'ignorent depuis vingt ans, comme ils veulent ignorer ces pontifes, leurs prédécesseurs, qui l'avaient combattue.

« Il y a aujourd'hui, parfaitement connus de la Congrégation pour la doctrine de la foi, et personnellement connus du Pape lui-même, des évêques, voire des cardinaux, des théologiens, des prêtres, des religieux, qui ne croient absolument pas au sacrifice de la messe, impérial et propitiatoire, et même à la présence réelle, à la transsubstantiation, et par le fait au sacrement de l'Ordre. »

Dans son *LIBER ACCUSATIONIS SECUNDUS*, l'abbé de Nantes dénonçait à titre d'exemple l'un de ces théologiens hérétiques : « Un certain jésuite, Xavier Léon-Dufour, a publié ces dernières années trois gros livres fort savants. Intégralement modernistes. Le premier de ce triptyque, *FACE À LA MORT, JÉSUS ET PAUL*, collection PAROLE DE DIEU (Le Seuil, 1979), est la négation moderniste du mystère de la Rédemption. Le second, *RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST ET MESSAGE PASCAL*, même collection, même éditeur (1971), est la négation du fait historique, objectif, physique de la Résurrection corporelle de Jésus-Christ. Le troisième, *LE PARTAGE DU PAIN EUCHARISTIQUE SELON LE NOUVEAU TESTAMENT* (1982), son titre le dit assez, est la négation totale du mystère du Saint-Sacrifice de la messe, de sa Présence réelle et de la réalité mystique de l'union à Dieu qu'il opère par le Corps et le Sang du Christ. Ce jésuite est pleinement hérétique et parfaitement opiniâtre, refusant, oh ! très doucement, d'accéder aux moindres demandes de rectification que lui suggèrent ses confrères savants qu'à dessein il consulte. Et ainsi, il détruit la foi catholique impunément. » (p. 98)

Ces hérétiques « conservent pourtant leurs fonctions dans l'Église, ils célèbrent la messe, *la nouvelle* ! qui leur agréé mieux. Jean-Paul II accepte ces hérétiques et ces apostats dans sa communion. »

Ce qui conduisait notre Père à préciser les condi-

tions nécessaires pour une véritable renaissance catholique. Assurément, il faudra éradiquer au sein de l'Église les hérésies du « Concile réel » et du post-Concile, et restaurer la sainte inquisition romaine.

« Nous ne demandons pas pour nous l'autorisation de faire nos preuves dans notre coin. On ne nous fermera pas la bouche, on ne nous mènera pas à capituler en nous accordant quelques cérémonies en latin, à l'écart, et le droit de faire trois génuflexions au lieu d'une.

« Il s'agit, pour nous réconcilier, de se réconcilier d'abord avec Dieu en vengeance les injures qui lui sont faites officiellement dans le sacrement de son Corps et de son Sang par des théologiens hérétiques et des prêtres parjures, en mettant fin à tant de profanations et de sacrilèges qui sont commis officiellement entraînant les multitudes dans la voie de la damnation éternelle.

« Or nous constatons que la Lettre de Jean-Paul II sur l'eucharistie, montrant sa connaissance de tant de sacrilèges, et d'une si grande forfaiture, les prend trop à la légère. Comme dans tous les Actes ecclésiastiques depuis ce funeste Concile, l'injure faite à Dieu, le scandale des âmes entraînées à leur perte éternelle ne sont *jamaïs* pris en considération, mais seulement les répercussions sociologiques de nos dissensions intestines. En conséquence, il n'est *jamaïs* question d'imposer à tous les membres de l'Église, si hauts, si huppés soient-ils, une profession publique de la foi catholique et le respect de la loi divine, sous peine d'excommunication immédiate.

« Ainsi, toute recommandation de redressement reste lettre morte et l'hérésie, l'apostasie vont leur train, Jean-Paul II régnant, *fls spirituel* de Paul VI le Novateur. » (CRC n° 153, p. 2-3)

SYNDIC DE FAILLITE ?

En 1984, le journaliste Vittorio Messori publia un entretien avec le cardinal Ratzinger dans le mensuel italien *JESUS* : le prélat y lançait un cri d'alarme, révélant au grand public l'état épouvantable de l'Église, caractérisé par l'apostasie.

L'abbé de Nantes lui écrivit une Lettre ouverte d'adhésion, publiée dans la Contre-réforme catholique de janvier 1985 : « Tout ce que vous avez affirmé de la foi de l'Église, nous le professons d'esprit et de cœur ; tout ce que vous avez dénoncé, stigmatisé et contredit, nous le rejetons avec la même indignation, avec plus d'horreur même, n'étant retenus par aucun devoir de réserve. »

Cependant, notre Père manifestait son étonnement de voir le préfet de l'ex-Saint-Office parler des hérésies qui envahissent l'Église, à titre privé, en vacances à Bressanone, loin de son bureau de travail, ayant dépouillé les signes de son autorité et comme en dilettante. « En les disant ainsi, vous semblez leur

donner droit de cité et reconnaître dans les démons qui les propagent, des "interlocuteurs valables", comme on dit et fait en politique, des terroristes qu'on va bientôt changer en chefs d'État ! »

L'abbé de Nantes formulait alors une demande :

« Éminence, pour endiguer de nouveau ce grand assaut contre la foi, et le vaincre, il faudrait en connaître non seulement les hérésies, mais les hérésiarques, en publier non seulement les thèses, mais les docteurs. Qui sont ces *molti teologi*, ces *innombrables théologiens* répandus dans le monde pour la perte des âmes, qui corrompent fidèles, prêtres et peut-être évêques même, je n'ose dire cardinaux ? Certains princes de l'Église, Éminence, n'en sont-ils pas ? Il faut savoir, il est grand temps. »

Notre Père suppliait le cardinal de passer de l'entretien journalistique à la manifestation de la vérité *ès qualités* de cardinal préfet de la Congrégation pour la défense de la foi, par la condamnation solennelle des hérésies et des hérétiques. Sinon, lui disait-il, « qu'êtes-vous de plus qu'un syndic de faillite, un liquidateur, et non plus un ministre de la défense, un juge de la foi, pour le service de Dieu seul et le salut des pauvres âmes ? »

MODERNISTE IMPÉNITENT

La réédition de deux de ses livres, quelques mois plus tard, montra qu'il partageait lui-même les erreurs modernistes de *PIERRES VIVANTES*. À croire qu'il les avait inspirées ! En effet, son maître livre, de 1968, *LA FOI CHRÉTIENNE HIER ET AUJOURD'HUI*, contient une dialectique allemande pour rationaliser les mystères de la foi, dont les représentations anciennes n'auraient prétendument aucun sens pour l'homme moderne.

« Moderniste, expliquait l'abbé de Nantes, n'est pas un mot bénin, un mot sans venin. Il désigne, depuis l'encyclique *PASCENDI* (1907), du nom ostentatoire dont ils se dénommaient eux-mêmes, un parti d'hérétiques de la pire espèce, décidés à s'incruster dans l'Église à force de dissimulation et de faux serments, pour en mieux détruire la foi traditionnelle et, par là, toute l'institution. Pour leur substituer une religion toute subjective, individuelle et démocratique, toute de sentiment et de liberté, adhérant charismatiquement à des mystères chrétiens que cependant, par raison et par science [prétendue], ils rejettent hors de la réalité physique et historique.

« Parce que l'esprit moderne ne saurait rien admettre qui dépasse le cours ordinaire des choses et ne puisse être expliqué par les sciences rationnelles. Il convient cependant d'accorder aux "révélation divines" une adhésion du cœur, une émotion de la sensibilité, comme à ce que la communauté humaine accueille de "divin" dans certaines expériences si hautes qu'elles ne peuvent venir que de l'Esprit, qui souffle où il veut.

« Telle est la foi du moderniste Ratzinger, gonflée comme une outre de phénoménologie allemande. Alors, gare aux dégâts ! » (CRC n° 212, juin 1985, p. 3)

L'ASCENSION UNE IMAGE POUR DIRE QUE !

« Croire à l'Ascension corporelle de Jésus ressuscité, en son corps, à la vue de ses disciples, est devenu la pierre de touche de la vraie foi catholique », écrit notre Père.

Or, Ratzinger affirmait : « *Parler d'ascension au ciel ou de descente aux enfers reflète, aux yeux de notre génération éveillée à la critique par Bultmann, cette image du monde à trois étages que nous appelons mythique et que nous considérons comme définitivement périmée (...). On ne saurait plus, au fond, parler de "haut" et de "bas" ou de "gauche" ou de "droite". Le cosmos ne nous donne plus de directions fixes.* » Bref, « *la conception d'un monde à trois étages, au sens local, a disparu* ».

L'abbé de Nantes faisait voler en éclats cette « *quincaillerie pseudo-scientifique* », en posant une question, une seule question : LA PESANTEUR A-T-ELLE DISPARU ?

Voici maintenant en une phrase de Ratzinger le « condensé indélébile » de l'hérésie : « *Cette conception d'un monde à trois étages a certainement fourni les images par lesquelles la foi s'est représenté ces mystères.* »

L'abbé de Nantes commentait : « Le cardinal préfet de l'ex-Saint-Office est tout aussi moderniste, et formellement hérétique donc, à chasser de l'Église du Christ comme un vulgaire Luther, que les auteurs du catéchisme *PIERRES VIVANTES* dont il dénonçait hier encore les insuffisances, par une hypocrisie colossale à laquelle j'aime mieux m'être une nouvelle fois laissé prendre.

« Pour lui, en 1968 comme en mai 1985 où il se réédite, traduit en français pour le réconfort de la clique épiscopale en flagrant délit de perfidie, *l'Ascension est une image pour dire que...* »

L'abbé de Nantes soulignait le caractère insensé de cette théorie : « À l'origine du christianisme, il y a "*la foi*" de la communauté (quelle foi ? de quelle communauté ?), qui croit en "*ces mystères*" (lesquels ? et venus d'où ?) qu'il lui faut "*se représenter*" (n'en ayant donc encore nulle idée précise, nulle vue, aucune appréhension sensible) à l'aide d'"*images*" (véhicules irréels d'idées qu'elles n'évoquent qu'en les trahissant, en les matérialisant), "*fournies*" par des apparences physiques éminemment trompeuses liées à des "*conceptions définitivement périmées*". "*Certainement*" !

« Je croirai Ratzinger le jour où, place Saint-Pierre, aux yeux de ses trente collaborateurs du Saint-Office, il... tombera dans le ciel et disparaîtra dans un nuage, prouvant ainsi que "*le haut et le bas*" sont des conceptions fallacieuses, dépassées, et responsables

de la foi stupide de l'Église depuis deux mille ans au miracle réel de l'Ascension et à son mystère divin signifié par ce miracle même.

« Ici, Ratzinger rime avec menteur. Son hermétique de parfait moderniste constitue les Évangélistes, saint Luc au premier chef, des menteurs. Les Apôtres, qui sont les premiers garants de notre Symbole baptismal, des menteurs. Toute l'Église qui les a crus, depuis les baptisés du jour de la Pentecôte jusqu'à notre actuel gardien de la foi catholique, une fantastique collection d'imbéciles ou d'imposteurs, le tout coiffé de despotes imposant par l'inquisition et la torture au peuple ignorant des sottises en lesquelles ils ne croyaient pas eux-mêmes.

« Le menteur qui siège au Vatican ne croit pas à l'événement de l'Ascension dans sa réalité historique, objective, physique. Ainsi, il refuse de croire avec l'Église, comme toute l'Église apostolique, à la parfaite loyauté des premiers témoins, témoins oculaires, à l'inspiration des écrivains sacrés, à l'inerrance de leurs récits. Le cardinal Ratzinger est un hérétique patent, public et opiniâtre. Il réédite en 1985 ses hérésies formelles de 1968. » (CRC n° 212, juin 1985, p. 4)

Après avoir dénoncé le modernisme du cardinal Ratzinger, notre Père rappelait qu'en d'autres circonstances il s'était montré enthousiaste de ses prises de position :

« Je suis content de m'être laissé prendre à certains textes émanés du cardinal Ratzinger, superbement réactionnaires. On ne pourra pas m'accuser de préjugés ni d'une hostilité *a priori*. Maintenant, ces textes me paraissent des trompe-l'œil, habituels aux modernistes, et des contre-feux destinés, en dénonçant eux-mêmes ce que nous condamnons, à ôter à nos cris toute influence et à nos personnes toute autorité. C'est habile ! » (*ibid.*, p. 5)

Telle est la duplicité des modernistes : « C'est toujours pareil, ils veulent demeurer dans l'Église, s'y maintenir à tout prix et, pour aboutir à leurs fins, s'y étaler dans des chaires d'université, y accéder aux plus hautes fonctions à Rome même, en mentant sur la foi, en mentant sur eux-mêmes et, finalement, en se mentant à eux-mêmes jusqu'au point de tomber dans l'incurable magma de sincérités successives et contradictoires. » (*ibid.*, p. 3)

DUPLICITÉ MODERNISTE SUR LE TRÔNE DE PIERRE

On retrouve la duplicité du moderniste allemand dans son *TESTAMENT SPIRITUEL* rédigé en 2006, alors qu'il était monté sur le trône de Pierre depuis un an. En effet, Benoît XVI y adresse à « *tous ceux qui ont été confiés à son ministère* » cette pressante recommandation : « *Tenez bon dans la foi.* »

Mais quelle est cette « *foi* » ? Car il ajoute : « *La foi a appris, dans le dialogue avec les sciences*

naturelles, la limite de la portée de ses affirmations et ainsi à mieux comprendre ce qu'elle est.»

Que sont ces *sciences naturelles*? Ce sont pour le Pape les négations et les théories de scientifiques francs-maçons, comme le remarquait l'abbé de Nantes, en critiquant son ouvrage *LES PRINCIPES DE LA THÉOLOGIE CATHOLIQUE* :

« Trop d'allusions ou d'appels aux sciences modernes manquent totalement de sérieux, et cela inquiète sur la valeur générale du raisonnement théologique qui en procède! Impardonnable, entre vingt autres, l'allusion à quelqu'un que je connais assez pour le mépriser parfaitement, page 389 des *PRINCIPES*: “Jacques Monod, dans son livre *fondamental sur l'évolution*, a montré d'une manière très impressionnante que...” Flagorneur, c'est permis, mais pas avec l'ennemi haineux de ce qu'on fait profession d'honorer et de croire! Étonnante servilité vis-à-vis des savants modernes.» (CRC n° 212, juin 1985, p. 2)

Poursuivons la critique du *TESTAMENT*. Soyons sérieux: la foi en elle-même n'apprend rien. Ce n'est pas *la foi qui apprend dans le dialogue...* C'est vous qui avez prétendu dialoguer avec les rationalistes et les protestants jusqu'à devenir vous-même rationaliste et luthérien! C'est vous qui avez cédé à leurs exigences et qui pour leur complaire avez *limité la portée des affirmations de la foi*.

Jusqu'où avez-vous reculé?

Jusqu'à nier la transsubstantiation?

Assurément, puisque selon les *sciences naturelles*, le pain reste du pain après la consécration.

Ce qui vous conduit à rejeter les anathèmes du concile de Trente:

« *Le concile de Trente termine ses déclarations sur la Fête-Dieu par une phrase qui sonne douloureusement à nos oreilles œcuméniques et qui n'a sûrement pas peu contribué à discréditer cette fête aux yeux de nos frères protestants. Mais si l'on purifie cette formulation de ses éléments passionnels propres au seizième siècle...* » (Ratzinger, *LA CÉLÉBRATION DE LA FOI*, au chapitre *Que signifie pour moi la Fête-Dieu... Trois méditations.*)

Bref, il s'agit toujours de *reformuler* le dogme pour satisfaire aux exigences du monde moderne, franc-maçon, et de l'œcuménisme conciliaire. Mais cette reformulation vide le dogme de l'Eucharistie de son contenu. C'est pourquoi la visite au Saint-Sacrement n'avait pour vous plus de raison d'être: « *On ne peut pas envisager raisonnablement que l'adoration eucharistique ou la visite silencieuse dans une église consiste simplement à s'entretenir avec le Dieu dont on imagine (sic) qu'il est présent dans un lieu déterminé* », expliquiez-vous pendant le Concile, dans une conférence.

« *L'affirmation: “Dieu habite ici”, ainsi que le colloque avec le Dieu dont on imagine (sic) qu'il*

est présent localement, fondement de cette affirmation, manifestent une méconnaissance de l'événement christologique tout comme de l'idée de Dieu. Cela ne peut que répugner à l'homme qui réfléchit et qui est instruit de l'omniprésence de Dieu. Si l'on voulait justifier “l'aller à l'église” par le fait que l'on doit rendre visite à Dieu qui n'est présent que là, ce serait en effet une justification insensée que l'homme moderne aurait raison de rejeter. » (*Die sacramental Begründung christlicher Existenz*, conférences de l'abbé Ratzinger, Salzbourg, Autriche, 1965; *IL EST RESSUSCITÉ* n° 110, octobre 2011, p. 8)

IMPANATION POUR L'HOMME QUI... RÉFLÉCHIT !

Dans son étude du livre de Benoît XVI, *JÉSUS DE NAZARETH*, frère Bruno analyse son chapitre sur l'institution de l'Eucharistie:

Ici, la formulation du Pape est nettement luthérienne: « *Ce qu'on appelle le récit de l'institution, c'est-à-dire les paroles et les gestes par lesquels Jésus s'est donné lui-même, dans (sic!) le pain et dans (sic!) le vin, aux disciples, constitue le cœur de la tradition de la dernière Cène.* » (t. 2, p. 139)

Le Pape va chercher ailleurs que dans la pure doctrine catholique une explication qui satisfasse ses amis (protestants) en “dialogue”. Après avoir rappelé que tout commence par la bénédiction prononcée par Jésus en prenant le pain avant de le rompre, comme lors de la multiplication des pains (Jn 6,11), il écrit:

« *Depuis ses tout débuts, l'Église a compris les paroles de consécration non pas simplement comme une sorte de commandement presque magique [sous ce mot repoussoir, c'est le miracle qui est en cause. Il n'y a pas de miracle, puisque Jésus est “dans le pain”. Le pain est toujours du pain. Ni magie, ni miracle. Que reste-t-il de la “consécration”, de la transsubstantiation? Nous allons voir...], mais comme faisant partie de la prière faite avec Jésus [non pas “par Jésus”, mais “avec Jésus”. Le prêtre n'agit donc pas “in persona Christi”]; comme partie centrale de la louange teintée de gratitude, par laquelle le don terrestre [le pain et le vin “offerts” à l'homme par Dieu créateur] nous est de nouveau offert par Dieu [quel renversement des rôles! Dans le culte qu'il rend à l'homme, Dieu lui offre le pain et le vin] comme corps et sang de Jésus, comme don de soi de Dieu dans l'amour accueillant du Fils.* » (t. 2, p. 152-153)

C'est toujours du pain et du vin, mais qui a changé de “signification”. On retrouve là la théorie moderne et moderniste de la *transsignification* ou *transfinalisation* selon laquelle le pain, qui était pour être mangé, nourriture de l'homme, cesse de nous parler ce langage naturel pour revêtir concrètement une autre signification ou finalité, un autre sens (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 105, mai 2011, p. 7-8).

Toujours dans son livre *JÉSUS DE NAZARETH*, le pape Benoît XVI traitait de la résurrection du Christ en parfait moderniste : « *Elle n'est pas un événement historique, du même genre que la naissance ou le crucifiement de Jésus.* » C'est « *un saut qualitatif* » (t. 2, p. 308).

Et frère Bruno de remarquer :

Si le Corps et le Sang du Christ ont fait « *un saut qualitatif dans une autre dimension* », le dogme de la transsubstantiation selon lequel, à la consécration, au Saint-Sacrifice de la messe, la substance entière du pain est changée en la substance entière du Corps du Christ, et la substance du vin en son Sang Précieux, s'évanouit. Ce dogme n'a plus ni consistance ni raison d'être.

Par ailleurs, dans son *TESTAMENT*, non seulement Benoît XVI ne rétracte pas sa théorie de l'Église tout à fait luthérienne, mais il persiste dans son hérésie, parlant des « *imperfections* » de l'Église. Notre Père lui avait opposé l'enseignement infaillible du premier concile du Vatican, dans sa constitution dogmatique sur la foi catholique (CRC n° 212, juin 1985, p. 5-8).

DROITS DE L'HOMME, INTERRELIGION...

Il est bien connu que Benoît XVI était un passionné des Pères de l'Église et de la liturgie. Mais il était aussi un adhérent convaincu du MASDU : il lui paraissait absolument évident que le monde a changé, que la démocratie est un progrès de la société, que les droits de l'homme sont une théorie inspirée de l'Évangile. Il était libéral, démocrate-chrétien.

Mais voilà qu'en faisant le professeur d'université à Ratisbonne pour réfléchir sur les rapports entre foi et raison, il réveilla le fanatisme religieux qu'il avait en horreur. Face à cette réaction inouïe du monde arabe et des chancelleries du monde entier à la suite de son discours de Ratisbonne du 12 septembre 2006, le Pape se trouva à la croisée des chemins : soit dénoncer les causes véritables de ce fanatisme religieux renaissant, à savoir la proclamation par le Concile de la « *liberté religieuse* » comme un droit social inhérent à la dignité de la personne humaine, et se tourner vers Fatima comme seul remède ; soit persister dans l'utopie du MASDU pour faire la paix universelle par la démocratie. C'est ce dernier choix qui l'a emporté, et qui est devenu prioritaire dans son action pontificale.

Loin de se libérer du « *pacte conciliaire* », Benoît XVI y a souscrit de nouveau dans sa totalité, en cautionnant les erreurs théologiques et doctrinales du Concile qui soutiennent cette gnose. Par exemple dans son discours pour la rentrée de l'Université du Latran, le 21 octobre 2006, il rétablit ce qu'il avait supprimé dans le COMPENDIUM DU CATÉCHISME, la fameuse phrase de GAUDIUM ET SPES 22,2 : « *Le concile Vatican II l'a rappelé avec acuité : "Car, par*

son incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme." » (IL EST RESSUSCITÉ n° 52, décembre 2006, p. 2)

En Turquie, le Pape confirma la « *vocation européenne* » de ce pays musulman, et surtout, le 30 novembre, à la mosquée Bleue, tous les téléspectateurs du monde, et d'abord les musulmans, l'ont vu remuer les lèvres, tourné vers La Mecque.

« *Je me suis adressé à l'unique Seigneur du ciel et de la terre*, dira ensuite Benoît XVI, *Père miséricordieux de l'humanité tout entière. Puissent tous les croyants se reconnaître comme ses créatures et rendre le témoignage d'une véritable fraternité.* »

Jésus-Christ et l'Église sont évacués. Et le Pape réexpliquait la vision du Concile selon laquelle l'humanité n'est plus divisée en deux camps, celui de l'Église et celui de l'anti-Église, mais disposée en cercles concentriques autour du Christ :

« *Dans le cercle situé le plus à l'intérieur, le successeur de Pierre confirme les catholiques dans la foi ; dans le cercle intermédiaire, il rencontre les autres chrétiens ; dans le cercle le plus à l'extérieur, il s'adresse aux non-chrétiens et à toute l'humanité.* »

Ainsi Benoît XVI reprenait-il l'unanimisme de GAUDIUM ET SPES que notre Père a si vigoureusement dénoncé dans l'AUTODAFÉ : il consiste en une invitation générale au « *dialogue* », à la « *recherche de la vérité* », dans la plus grande fraternité et le respect de l'autre. D'où le discours pontifical du 22 décembre 2006 pour les vœux de Noël à la Curie : après un tableau lucide sur l'état du monde, le Pape en appelait « *aux véritables conquêtes de la philosophie des Lumières, les droits de l'homme* » (IL EST RESSUSCITÉ n° 54, février 2007).

Benoît XVI privilégiait l'*œcuménisme* et le *dialogue interreligieux* pour opposer un front commun à tous les maux de l'humanité, sans s'occuper du pire des pires qui est de marcher vers l'enfer ! afin, non pas d'obtenir le salut éternel de tous les hommes, mais d'établir la paix et leur bonne entente ici-bas.

Pour conclure, revenons à son livre *JÉSUS DE NAZARETH*. Cet ouvrage montre bien que le Siège de Pierre n'était pas vacant, mais occupé légitimement par un personnage qui refusait d'assumer ses fonctions de Pape, en premier lieu de défendre et de proclamer infailliblement le dogme de la foi.

Il l'écrivit non pas pour enseigner la foi catholique, mais pour exprimer son « *expérience* », et il n'en fit pas un acte de magistère. Ce livre, publié sous la signature de Benoît XVI, donc reçu par les masses fidèles comme « *parole d'Évangile* », est rempli de prises de position exégétiques et théologiques discutables, contraires à vingt siècles de tradition catholique. Le commentaire littéral du livre, publié par frère Bruno, constitue un véritable LIBER ACCUSATIONIS QUARTUS, car cet ouvrage offre ample matière

à la triple accusation d'hérésie, de schisme et de scandale, que de nombreuses citations de ses discours et homélies corroborent (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 107, juillet 2011 ; n° 108, août 2011 ; n° 110, octobre 2011)

Frère Bruno y dénonce cinq reniements : reniement de la révélation biblique au profit du judaïsme

talmudique, reniement de l'Église en faveur de la synagogue, reniement de la Chrétienté en faveur du Masdu, reniement de la Croix du Christ au profit d'un naturalisme, et enfin reniement des fins dernières de l'homme telles que Notre-Seigneur nous les a enseignées.

SON OPPOSITION À NOTRE-DAME DE FATIMA

Dès les premières déclarations du cardinal Ratzinger sur le troisième Secret de Fatima, l'abbé de Nantes discerna son opposition perfide aux révélations de Notre-Dame : « Je crains que vous-même, intoxiqué par les diaboliques critiques du doux Père Dhanis, consultant au Saint-Office, vous ne vouliez pas donner foi au message de salut, puisque vous ne faites aucune mention des demandes du Ciel qui en sont l'essentiel, ces demandes auxquelles est subordonnée la grâce divine sur notre monde en détresse : conversion de la Russie ! paix ! règne universel du Cœur Immaculé de Marie et, donné par lui au monde une nouvelle fois, du Cœur Sacré de notre Divin Sauveur et Roi Jésus ! » (CRC n° 207, janvier 1985, p. 12)

Son commentaire du Secret, du 26 juin 2000, montre qu'il ne croyait pas à la venue de l'Immaculée Vierge Marie dans son corps glorieux à la Cova da Iria en 1917 : « *Dans les visions de Lourdes, Fatima, etc., il ne s'agit pas de la perception normale extérieure des sens : les images et les figures qui sont vues ne se trouvent pas extérieurement dans l'espace, comme s'y trouve par exemple un arbre ou une maison.* »

Pourtant, dès le 13 juin 1917, la Vierge Marie donna aux premiers pèlerins, qui retrouvèrent les trois voyants, des signes étonnants de son invisible présence au milieu d'eux. Pendant la vision, les branches de l'arbuste ployèrent en rond de tous les côtés, parce que le poids de Notre-Dame avait réellement porté sur elles !

Le commentaire du cardinal était imprégné des théories modernistes du Père Dhanis, auquel il se référait explicitement. Les visions du Secret étaient présentées comme le résultat de « *projections du monde intérieur d'enfants qui ont grandi dans une ambiance de profonde piété, mais qui étaient en même temps bouleversés par la tourmente qui menaçait leur époque* ». Il insinuait que les visions du Secret n'étaient que des affabulations de Lucie, à partir de réminiscences de ses dévotions enfantines : « *La conclusion du Secret rappelle les images que sœur Lucie peut avoir vues dans des livres de piété et dont le contenu provient d'anciennes intuitions de foi.* »

Sœur Lucie a affirmé exactement le contraire dans ses APPELS DU MESSAGE DE FATIMA : « Après la description de la vie familiale de ces deux foyers [les foyers des voyants], vous comprendrez sans

doute que, si les parents des pasteurs étaient de fidèles chrétiens, ils étaient tout à fait incapables de faire naître, dans l'esprit de leurs enfants, des idées mystiques ou d'une haute spiritualité, comme on en voit dans les apparitions de Fatima. Il en résulte qu'elles sont entièrement l'œuvre de Dieu. »

Ratzinger affirmait que la dévotion au Cœur Immaculé de Marie est « *surprenante pour des personnes provenant de l'aire culturelle anglo-saxonne et allemande* », comme chemin assuré pour le salut des âmes. Comme si un Allemand ne pouvait comprendre la volonté de Dieu pour notre temps : établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie ! C'est le contraire qui est vrai. L'un des grands apôtres de Fatima du vingtième siècle fut un professeur allemand, docteur en théologie, l'abbé Ludwig Fischer : il fut le premier à dévoiler les grâces extraordinaires reçues par sainte Jacinthe lors des apparitions de 1917, donc sa dévotion au Cœur Immaculé de Marie.

De plus, dans son *TESTAMENT SPIRITUEL*, rédigé en 2006 et publié par le Vatican au soir de sa mort, on ne trouve pas même une mention de la Vierge Marie. C'est pourtant à Elle et à Elle seule que « Dieu a confié tout l'ordre de la Miséricorde » (saint Maximilien-Marie Kolbe).

Nous avons espéré que son voyage au Portugal en 2010 serait pour lui une opportunité providentielle d'ouvrir son cœur à la grâce de Fatima. Sinon, comme notre Père le disait de Jean-Paul II en de semblables circonstances, son refus obstiné de satisfaire aux demandes de Notre-Dame en ferait « le plus malheureux, le plus à plaindre de tous les hommes de ce temps ». Hélas ! Benoît XVI persista dans son opposition diabolique, allant jusqu'à affirmer que le message de Fatima « *ne réside pas substantiellement dans des dévotions particulières* » (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 98, octobre 2010, p. 4).

Ainsi est-il demeuré obstinément sourd aux avertissements pathétiques de notre Père : « Qui est contre Fatima, se damne ; qui est pour, se sauve. » (CRC n° 298, p. 31) Et encore : « Qui n'aime pas Fatima se perdra ; qui l'aime infiniment se sauvera, et des multitudes d'âmes moins favorisées avec lui, grâce à lui, par Marie ! » (LETTRE À LA PHALANGE n° 48)

(Père François de Marie des Anges.

EN ROUTE VERS NOTRE-DAME ! (3)

« Était-ce l'Espérance ? Oui, car sa Mère a dit tout bas :
 « Ô mon doux Fils, ne pleurez pas. Je vous garde la France. » »
 (cantique de Noël traditionnel)

POUR garder confiance et espérance dans ces temps si mauvais, et promouvoir la petite “dévotion réparatrice” demandée par le Ciel, au mois de janvier se sont multipliés les pèlerinages de notre “Opération spéciale mariale”, avec une ferveur qui, nous l'espérons, a consolé et réjoui le Cœur Immaculé de Marie. De la Rue du Bac à Pontmain, en passant par la Bretagne et la Bourgogne, partout où se manifestent la puissance, la sagesse et les bontés de ce Cœur, unique Colombe en qui la Trinité Sainte a mis ses complaisances, c'est en lui que ses enfants suppliants trouvent un refuge assuré et un chemin escarpé, « pour que l'enfer s'éloigne de nous à jamais »...

« VENEZ AU PIED DE CET AUTEL... »

C'est pour répondre à l'invitation de notre Mère du Ciel que la permanence parisienne sous la conduite de frère François s'est retrouvée aux premiers jours de l'année pour une Heure sainte dans la chapelle de la Médaille miraculeuse de la Rue du Bac, qui fut le cadre d'apparitions merveilleuses et décisives dans notre Histoire de douce et sainte France. Elle est aujourd'hui encore une « source intarissable » où le divin Cœur de Jésus, à qui cette chapelle était consacrée primitivement, a voulu que le Cœur Immaculé de Marie se manifeste de la plus belle manière, et fasse « jaillir sur la terre l'eau vive de sa miséricorde ».

Il y eut d'abord, en avril 1830, à l'occasion du transfert des restes mortels de saint Vincent de Paul jusque dans la chapelle des Pères lazaristes de la rue de Sèvres, l'apparition de son cœur de fondateur à une jeune novice, sœur Catherine Labouré, arrivée

tout droit de sa Bourgogne natale. Il se fit voir trois jours de suite et trois fois différent : « *BLANC, couleur de chair, qui annonçait la paix, le calme, l'innocence et l'union ; ROUGE FEU, ce qui doit allumer la charité dans les cœurs, la communauté va se renouveler et s'étendre jusqu'aux extrémités du monde ; enfin, ROUGE NOIR, ce qui me mettait la tristesse dans le cœur... tristesse qui portait sur le changement de gouvernement.* »

Monsieur Vincent se faisait en effet un sang d'encre pour la France de 1830, comme déjà au temps de la Fronde il compatissait à toutes les misères et organisait les secours, mais là c'étaient les institutions mêmes du Royaume, dont Jésus-Christ est le Roi et Marie la Reine, qui étaient menacées.

La novice en eut la vision prémonitoire le 6 juin, en la fête de la Sainte Trinité : au cours de la messe, Notre-Seigneur lui apparut dans l'Hostie comme un Roi avec une Croix sur la poitrine, mais dépouillé de ses ornements et des attributs de son pouvoir. Le mois suivant, c'était la Révolution dans Paris. Le roi Charles X abdiquait et partait en exil, et son pouvoir était usurpé par

son cousin Louis-Philippe d'Orléans. « C'était le début de la grande révolte au nom de la Liberté, écrit notre Père, dont la France, l'Église et le monde devraient vivre les folies criminelles comme d'un nouveau déicide. » (CRC n° 321, p. 2)

La Vierge Marie, dont sainte Louise de Marillac avait voulu que ses filles honorent « la sainte Conception qui l'a rendue si précieuse aux yeux de Dieu », choisit alors le chœur de la chapelle de la Rue du Bac pour lancer sa “contre-révolution” céleste,



Vierge au globe de la chapelle de la Rue du Bac : « Un moment, on croira tout perdu ; mais tout sera gagné. Car c'est la Sainte Vierge qui nous sauvera. Oui, quand cette Vierge offrant le monde au Père éternel sera honorée, nous serons sauvés, nous aurons la paix. » (sainte Catherine Labouré, 1876)

mariale ! Dans la nuit du 18 au 19 juillet, la sœur fut réveillée par son ange gardien, conduite par lui à la chapelle et, pendant deux heures, eut un entretien avec la Reine du Ciel, à genoux devant Elle, les mains posées sur ses genoux !

« *Les temps sont très mauvais, des malheurs vont fondre sur la France : le trône sera renversé, le monde entier sera renversé par des malheurs de toutes sortes [la Sainte Vierge avait l'air très peinée en disant cela]. Mais venez au pied de cet autel, là les grâces seront répandues sur toutes les personnes qui les demanderont avec confiance et ferveur, elles seront répandues sur les grands et sur les petits.*

« *Le moment viendra où le danger sera grand, on croira tout perdu, là je serai avec vous, ayez confiance, vous reconnaîtrez ma visite et la protection de Dieu et celle de saint Vincent sur les deux communautés.* » À ces mots, la sœur Catherine pensa : « *Quand est-ce que ce sera ?* » et comprit : « *Quarante ans.* »

Avec la chute de la Monarchie Très-Chrétienne, le démon avait gagné une bataille, il était libre désormais d'exercer ses ravages en politique, une politique qui n'avait plus rien de sacré. Mais la Sainte Vierge, disait notre Père, était toujours Reine, ou plutôt "Régente" au saint royaume de France. Et Elle ralliait ses soldats, ses enfants fidèles, en leur donnant un signe efficace de sa toute-puissance et de sa miséricorde : la Médaille miraculeuse.

MÉDIATION UNIVERSELLE DU CŒUR DE MARIE

Déjà sœur Catherine avait eu révélation de l'intercession de son vénéré Père fondateur : « *Le cœur de saint Vincent est un peu consolé parce qu'il a obtenu de Dieu, par la médiation de Marie, que ses deux familles ne périraient pas au milieu de ces malheurs et que Dieu s'en servirait pour ranimer la foi.* » Bientôt, la sainte novice reçut du Cœur Immaculé de notre royale Médiatrice, la manifestation apocalyptique, réservée pour les derniers temps, dans la même chapelle, le samedi 27 novembre 1830, veille du premier dimanche de l'Avent :

« *Sur un ciel bleu, étoilé par en haut, aurore par en bas, dans un soleil, la Très Sainte Vierge, voile aurore, robe blanche, manteau bleu céleste, les pieds sur un croissant, écrasant la tête du serpent avec le talon. Douze étoiles sont autour de sa tête. Particularité essentielle : la Sainte Vierge tient légèrement le globe du monde dans ses mains, et elle l'éclaire d'une vive lumière.* »

En réponse à sa prière, des anneaux apparurent à ses doigts, au nombre de trois à chaque doigt. Chaque anneau était orné de pierreries – les bijoux de l'Épouse – d'où jaillissaient des rayons. « *Cette*

boule que vous voyez représente le monde entier, particulièrement LA FRANCE, et chaque personne en particulier. Ici je ne sais m'exprimer sur ce que j'ai éprouvé et ce que j'ai aperçu, la beauté et l'éclat des rayons si beaux. C'est le symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me les demandent », entend la voyante, qui entre ainsi dans la contemplation du Cœur Immaculé de Marie, "Virgo potens", heureux canal de toutes grâces : « *En me faisant comprendre combien il était agréable de prier la Sainte Vierge et combien Elle était généreuse envers les personnes qui la prient, que de grâces elle accordait aux personnes qui les lui demandent, quelle joie Elle éprouve en les accordant.* »

De certaines pierreries, il ne sortait aucun rayon : « *Ce sont les grâces que l'on oublie de me demander.* » Oh ! alors, il faut sans tarder "réparer" cet oubli pour la consoler. Puis les rayons devinrent si intenses que le globe d'or disparut, c'était la deuxième phase de l'apparition : la Vierge aux mains rayonnantes. Les mains de l'Immaculée s'inclinèrent comme chargées du poids des grâces qu'elle avait à répandre. Un tableau se forma autour d'Elle, avec l'inscription : « *Ô MARIE CONÇUE SANS PÉCHÉ, PRIEZ POUR NOUS QUI AVONS RECOURS À VOUS* », et une voix qui se fit entendre : « *Faites frapper une médaille sur ce modèle, toutes les personnes qui la porteront avec confiance recevront de grandes grâces.* »

Et voici la troisième phase : le tableau se retourna, présentant au centre la lettre "M", surmontée d'une croix ayant une barre à sa base, symbole de l'autel où se perpétue le Sacrifice de la Croix, avec au-dessous, les Cœurs de Jésus et de Marie, le premier entouré d'une couronne d'épines, le second transpercé d'un glaive. Inquiète de savoir comment orner le revers de la médaille, la voyante entendit un jour une voix lui dire distinctement : « *Le M et les deux Cœurs en disent assez.* »

C'est bien l'Immaculée Conception qui s'était manifestée « *belle en son plus beau* », au regard de la petite sœur de Charité et en réponse à sa prière ardente : Vierge au globe d'or, aux mains rayonnantes, au Cœur transpercé, revivant sa Corédemption ou parfaite Réparation, d'un seul Cœur avec son Fils pour ses enfants, révélant sa joie intime, débordante, d'être leur Médiatrice puissante, pour leur salut à tous. Sainte Catherine écrira un jour, avec un lyrisme qui ne lui était pas coutumier, mais qui annonce le "Grand Retour" de notre Reine :

« *Oh ! qu'il sera beau d'entendre dire : "Marie est la Reine de l'univers, particulièrement de la France", et les enfants s'écrieront avec joie et transport : "et de chaque personne en particulier". Ce sera un temps de paix, de joie et de bonheur qui sera long, elle sera portée en bannière et elle fera le tour du monde.* »

En quittant à regret cette chapelle bénie de la Médaille miraculeuse, nos phalangistes se souvinrent du testament spirituel de sainte Catherine Labouré qui, pendant son long “ martyre du silence ” (Colette Yver), à cause des réticences et oppositions soulevées par la hiérarchie au sujet de la Vierge au globe, et pas seulement pour cela, apprit à consoler Notre-Dame :

« La Sainte Vierge est peignée, parce qu'on ne fait

pas assez de cas du trésor qu'Elle a donné à la communauté dans la dévotion à l'Immaculée Conception ; on ne sait pas en profiter ; mais surtout parce qu'on ne dit pas bien le chapelet. La Sainte Vierge a promis d'accorder des grâces particulières chaque fois que l'on priera dans la chapelle : mais surtout une augmentation de pureté, cette pureté d'esprit, de cœur, de volonté qui est le pur amour. »

L'ÉTOILE DE LORIENT : NOTRE-DAME DE VICTOIRE

En ce premier samedi de janvier, nos amis de Bretagne-Sud rallièrent la paroisse Notre-Dame de Victoire à Lorient, pour pratiquer avec un petit groupe de fidèles les exercices de la dévotion réparatrice, dans la chapelle élevée en 2021 au rang de sanctuaire marial diocésain par l'évêque de Vannes, Mgr Centène. En cette vigile de l'Épiphanie, nous nous sentions un peu comme les mages venus d'Orient et guidés jusqu'à la crèche de Bethléem par l'étoile. Puisque la ville de Lorient doit son origine à la Compagnie des Indes orientales créée par Louis XIV : « *Ab oriente refulget... Elle resplendira de L'ORIENT.* »

Pour nous aujourd'hui, l'étoile qui guide notre marche et nous réjouit de sa lumière, c'est la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie, qui nous fait une douce obligation d'offrir « à l'Enfant et à Marie sa Mère » (Mt 2, 11) l'or de notre foi, – car Il est notre petit Roi, et Elle, notre douce Reine –, l'encens de notre prière embrasée de dévotion et la myrrhe de notre compassion, le tout en esprit de réparation.

Mais pourquoi ce vocable de “ Notre-Dame de Victoire ”, qui sonne comme un coup de trompette ?

1746 : LORIENT SAUVÉE DES ANGLAIS

Ce n'est pas la première fois que la Très Sainte Vierge s'est trouvée impliquée dans les combats de la Chrétienté. Déjà, le 7 octobre 1571, à Lépante, la flotte chrétienne l'avait emporté sur celle des Turcs, grâce aux prières des confréries du Très Saint Rosaire, mobilisées à cet effet par le saint pape Pie V, qui en reconnaissance institua la fête de “ Sainte Marie de la Victoire ”. Il y avait aussi en France, à Paris, le sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, élevé par le roi Louis XIII en reconnaissance de ses succès remportés sur les ennemis du royaume et sur les huguenots rebelles. Tandis qu'en Nouvelle-France, la ville de Québec connaissait par deux fois (1690 et 1711) la miraculeuse délivrance d'un siège anglais.

La même levée de siège se produisit à Lorient, en 1746, et le 7 octobre s'il vous plaît ! mais le caractère miraculeux de l'événement étant mis en cause par les anticléricaux de service, il fallait en avoir le cœur net : un de nos jeunes amis, féru d'histoire et formé à l'école de notre Père, se pencha donc sur la question.

Après un exposé précis des faits, à savoir que les Anglais avaient réellement l'intention de s'emparer de la ville de Lorient, siège de la Compagnie des Indes, ils menacèrent de brûler la ville et d'exterminer ses habitants ; ces derniers étaient partagés entre la capitulation et la résistance ; mais sept jours après, les Anglais rembarquaient sans demander leur reste... Que s'était-il passé ? Voici les conclusions de notre ami :

« L'ensemble des Lorientais reconnut aussitôt le secours providentiel du Ciel dans cette délivrance inespérée. Le maire écrivit à son homologue de Morlaix pour rendre compte des événements : “ *Le Dieu Tout-Puissant nous a délivrés dans le moment de la fureur des Anglais.* ” Le 15 novembre, les autorités de la ville reconnaissaient publiquement que la levée du siège était “ *l'effet de la protection singulière de Dieu et de la Sainte Vierge* ”, ordonnant de solenniser le 7 octobre en l'honneur de Notre-Dame de Victoire avec une procession publique, passant commande d'une statue et d'un tableau à son effigie.

« Le secours du Ciel ne fait aucun doute pour les contemporains de l'événement. Les circonstances ont toujours été défavorables aux Anglais. Le vent contraire du 30 septembre a fait gagner une journée précieuse aux défenseurs de Lorient ; l'absence du général Sinclair (chef du corps expéditionnaire anglais) le 3 octobre à l'arrivée des représentants de Lorient a fait gagner encore une journée aux Français ; la mauvaise météo a rendu difficile la logistique des troupes anglaises et fait craindre à Sinclair de se retrouver privé de sa base arrière, la flotte de l'amiral Lestock, cette considération semble avoir été décisive dans sa décision de faire retraite ; enfin, le salut de la cité s'est joué à quelques heures entre le repli du corps expéditionnaire britannique et l'arrivée des représentants français porteurs de la lettre de reddition. L'abbé Pontvallon-Hervouet en tire la leçon : “ *Le Seigneur, par sa grâce et sa sagesse, confondit les mauvais conseils [de ceux qui voulaient capituler], l'orgueil des Anglais, et celui que nous aurions pu avoir dans nos forces.* ”

« Comment ne pas voir dans cette suite d'événements la main du Ciel ? D'autant plus que ce 7 octobre était le 175^e anniversaire de la bataille de

Lépante. Ajoutons que le curé de Lorient, François Cohalan, avait invité les assiégés à prier Notre-Dame : *“ Si le siège est levé, nous faisons le vœu de faire une procession chaque premier dimanche d’octobre avec la statue de la Vierge pour remercier notre Protectrice. ”* Pour ceux qui nient l’existence d’un tel recours, on ne peut concevoir que le peuple breton (Lorientais, miliciens et habitants venus se réfugier dans la ville) n’ait pas invoqué le Ciel en un danger si menaçant : les traces de l’apostolat de saint Louis-Marie Grignion de Monfort sont encore fraîches, le pèlerinage à Sainte-Anne-d’Auray est tout proche et les annales bretonnes rapportent plusieurs protections miraculeuses obtenues par l’intercession de la Reine des Cieux.

« C’est bien Notre-Dame, *“ plus terrible qu’une armée rangée en bataille ”*, qui défit les Anglais ce 7 octobre 1746 pour montrer sa prédilection pour le Royaume des Lys qui lui était confié depuis sa consécration de 1638. Elle se devait de le sauver de ses ennemis, en particulier de la protestante et perfide Albion. Elle voulait aussi rappeler à la jeune ville de Lorient, alors toute tournée vers le commerce des Indes, qu’il faut placer sa confiance en Elle, et non dans la sagesse et l’argent des hommes. »

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, Lorient fut presque entièrement détruite sous les bombardements de la *Royal Air Force*, qui s’acharna contre l’énorme complexe en béton construit par les Allemands, qui abritait les U-Boote que la *Kriegsmarine* lançait contre le commerce allié dans l’Atlantique. Curieusement, les Anglais ne commencèrent à lâcher leurs bombes que lorsque la base fut achevée... Tout fut rasé, mais parmi les décombres de l’église Saint-Louis, la statue de Notre-Dame de Victoire fut retrouvée intacte !

Comment ne pas lui adresser l’admirable hymne composé par saint Jean Eudes : *« Ô Mère admirable, redoutable comme une armée rangée en guerre contre les cohortes sauvages de l’enfer, vous êtes la douceur de nos cœurs... Ô notre Père, accordez à vos enfants suppliants de suivre Marie dans toutes ses victoires ; et qu’enfin, pour qu’ils soient vos enfants, que triomphe dans leurs cœurs et pour toujours votre divine charité. »*

Pour qu’advienne cette victoire du Cœur Immaculé de Marie... sur le cœur du Saint-Père pour commencer, nos amis phalangistes poursuivirent leur pèlerinage en descendant le long du Blavet jusqu’à Hennebont, autrefois appelée “ Ville de Marie ”, en raison de la superbe église édifiée au début du seizième siècle par un simple ouvrier, animé d’une foi inébranlable et d’un zèle dévorant, du nom de François Michart. D’abord appelée “ *Notre-Dame du Paradis* ”, elle prit le nom de “ *Notre-Dame du Vœu* ”, à la suite de la promesse faite en 1699 par les habitants d’offrir à la Reine du Ciel une statue en argent massif s’ils



Notre-Dame de Victoire, déclarée Patronne de Lorient par le bienheureux Pie IX (8 septembre 1867).

étaient délivrés d’une épidémie de peste qui décimait la région. Notre-Dame répondit au vœu de ses enfants et la ville d’Hennebont fut préservée. Quant à la statue, elle eut les honneurs du couronnement trois cents ans plus tard, et saint Pie X érigea l’église au rang de basilique mineure. Chacun fit sien la belle prière qu’on récitait autrefois :

« Il y a longtemps que nous avons fait le vœu de vous appartenir et que nous nous sommes rangés sous votre bannière. Cette promesse, nous la ratifions aujourd’hui... qu’après avoir été vôtres ici-bas, nous puissions garder l’espérance, ô Notre-Dame du Paradis, qu’au seuil de l’éternité vous nous accueillerez un jour pour y partager votre bonheur et votre gloire. »

« LA VIERGE LE VEUT ! »

Avant de retrouver les Bretons du nord, disons un mot du tour de Bretagne effectué par la Vierge de Boulogne, dite du “ Grand Retour ”, dans un moment particulièrement difficile, périlleux même, puisqu’il se produisit en même temps que les combats de la libération, entre l’été 1944 et le printemps 1945. Passant d’un diocèse à l’autre, au milieu de ses enfants, suscitant partout un magnifique élan de piété, à la fois organisé et spontané, plus fervent peut-être qu’en d’autres provinces de France, car *« nous, Bretons, affirme-t-on là-bas gravement, plus que toute nation, envers Marie avons obligation »* !

Parmi les quatre Voies mariales qui sillonnèrent la France, la “Voie maritime” fut initiée le 8 août 1943 dans un petit village de Gironde, appelé Dieulivol. Ce nom est la traduction en occitan de la devise des Croisés : « *Dieu le veut !* » Le chef de la Voie maritime était le Père Clairet, montfortain, qui choisit alors pour devise : « *La Vierge le veut !* »

Après avoir traversé les diocèses de Bordeaux et d'Angoulême, la Vierge de Boulogne arriva dans celui de Luçon, en septembre 1943. L'évêque, Mgr Cazaux, décréta une année mariale, et les foules furent au rendez-vous : des milliers de fidèles se pressaient sur son passage et dans les sanctuaires. Par exemple, au village de La Verrie, le 17 novembre 1943 :

« Les 1 800 pieds de houx fleuris qui devaient orner les quinze kilomètres de parcours et les arcs de triomphe du bourg et de chaque hameau de La Verrie rompent, pour un temps, avec les contraintes de l'Occupation. La procession arrive à l'église, la foule est à genoux, la statue est déposée dans le chœur, une garde d'honneur est alors constituée et les prêtres confessent les fidèles. La veillée mariale débute à 21 heures, les fidèles sont nombreux à assister à la messe de minuit. La garde se prolonge jusqu'au matin et à 8 heures se déroule une nouvelle messe. Un cortège escorte la Madone jusqu'aux limites de la commune où la statue est prise en charge par une autre commune. »

Ces manifestations de dévotion populaire s'accompagnaient souvent de « *signes tangibles de patriotisme* ». À l'Hermenault, on entendit : « *Il est opportun, le passage de la Vierge de Boulogne, Protectrice de la France, tous veulent lui confier le sort si incertain de notre cher pays.* »

De là, la statue passa dans le diocèse d'Angers, avec quinze mille personnes pour l'acclamer à Cholet, vingt mille à Angers, dix mille à Béhuard, dix mille aussi à Saumur ! « Tous les témoins attestent de l'exceptionnelle exaltation qui s'est emparée de la foule : processions nu-pieds et bras en croix, prédications enflammées de moines en robe de bure ; l'esprit est à la repentance, à la *réparation*, avec l'hymne du *Parce Domine* et la supplication adressée au Cœur Immaculé de Marie, par le moyen de vœux écrits jetés dans la barque de la Vierge. Des Saumurois réputés mécréants sont présents. Est-ce le grand retour à la foi, renforcé par l'espoir de la fin prochaine de la guerre ? En tout cas, la guerre est toujours présente ; la statue rencontre Notre-Dame de Béhuard sur le pont de la Guillemette enjambant un bras de la Loire, le dimanche de la Pentecôte 29 mai 1944, le jour même du grand bombardement d'Angers. »

L'évêque de Nantes, Mgr de Villepelet, ayant accueilli lui-même la statue de Notre-Dame de Boulogne, embarqua avec elle à Ingrandes et descen-

dit une partie de la Loire. « De clocher à clocher, de village à village, le Grand Retour, qu'on appela tout d'abord le Retour de Notre-Dame de Boulogne, a commencé d'emprunter nos routes de l'Ouest. Mystique attirance de “Madame la Vierge”, étonnante ferveur, héritée de l'âme médiévale, qui, sur le passage d'une humble statue, traînée dans une de ces remorques de bricoleur que les nécessités du temps ont mises à la mode, assemble des foules considérables. Qu'on regarde ce voyage triomphal sur les routes de France, avec souci d'historien ou attrait de poésie, on est bien contraint de convenir qu'il s'agit là d'un mouvement presque exclusivement populaire, renouvelé par une sorte d'instinct de la geste évangélique qui, sans plan et sans programme, de sa propre impulsion, va s'amplifiant et dont les résultats spirituels semblent dépasser l'entendement humain. » (*OUEST-ÉCLAIR*, 11 février 1944)

Elle ne put entrer à Nantes comme le souhaitait l'évêque, en raison des bombardements dits “stratégiques”, en réalité terriblement imprécis et faisant des milliers de victimes civiles, effectués par les Anglais au moment du débarquement en Normandie.

Le moment le plus émouvant fut celui du passage de Notre-Dame de Boulogne à Saint-Nazaire, « la ville qui avait été et qui n'était plus. Pour recevoir l'Auguste Visiteuse, il n'y avait plus de toit, plus de voûte faite de main d'homme, les églises étaient éventrées. Il ne restait plus que la grande voûte des cieux, inaccessible à la rage des hommes, pour recevoir dignement la Femme aux douze étoiles. Face à la mer, sous la lune, on installe un autel. On y célèbre la Messe. Les missionnaires s'assoient sur des pierres qui leur servent de confessionnal. Toute la nuit, le pardon descend sur cette route meurtrie et courageuse. Dans un tel lieu, où tant d'innocents étaient morts, la méditation des mystères douloureux prenait une inexprimable résonance. La Messe, dans ce lieu de cauchemar, ouvrait des horizons insoupçonnés de foi. On comprenait, là, toute la souffrance du Fils et de la Mère... Ceux qui ont vécu de tels instants ont compris jusqu'où peut s'élever dans la foi, l'espérance et la charité, toute une foule chrétienne. Battre à l'unisson d'une telle foule est une grâce que l'on ne peut oublier ! On sentait toutes les houles du cœur humain venir se perdre dans les Cœurs du Fils et de la Mère. Il faut avoir vécu le Grand Retour à cette profondeur pour savoir tout ce qu'il portait en lui de densité spirituelle...

« Il aurait fallu aussi, chaque soir, aller dans nos plus humbles églises de campagne, car c'est là sans doute que se nouait le colloque le plus intime avec Dieu par l'entremise de la Vierge. Celle qui s'avancait de paroisse en paroisse dans une robe d'une inimaginable beauté, une robe tissée dans la trame des

lis, les attendait maternellement. C'est là, dans ces petites et vieilles églises aux murs moussus, perdues au milieu des marronniers ou cachées derrière des rangées de tilleuls ou d'ormes, que l'on aimait se retrouver quand Notre-Dame s'y arrêtaient pour la nuit. Des milliers de gens venaient y réchauffer leurs cœurs engourdis. » (R. P. Devineau, *DANS LE SILLAGE DE LA VIERGE*, p. 102) On chantait alors sur l'air du cantique de Pontmain : « *Vierge, notre espérance, Étends sur nous ton bras, Sauve, sauve la France, Ne l'abandonne pas...* »

On se préparait à la procession par le jeûne, la confession, la pénitence et des chapelets que l'on venait à pied réciter à l'église. Les hommes qui se disputaient l'honneur de porter les oriflammes et les bannières, s'habillaient de leur plus belle chemise blanche ; la bannière des enfants de Marie était très convoitée. Hommes et femmes se déchaussaient, glissaient les chaussures dans la barque et marchaient pieds nus. Les mères imploraient le retour des fils, les femmes celui des maris. Les bras en croix, on répétait les cantiques à l'infini, comme une houle : « *Chez nous, soyez reine... Gloria Patri... Parce Domine...* »

On lisait dans le *COURRIER DE CHÂTEAUBRIANT*, en date du 23 juin 1944 : « *Notre-Dame de Boulogne nous adresse ce message du Ciel... Le péché est la cause des guerres. N'allons-nous pas tous répondre en faisant pénitence, en rejetant nos erreurs nationales, en vomissant le virus communiste, source de tous nos maux ?* » Oui, mais dans son Acte de consécration du 31 octobre 1942, qu'on récitait au passage de la Vierge de Boulogne, le pape Pie XII ne mentionnait ni la Russie, ni ses « *erreurs* » qui infestaient le monde... Un article de l'*ÉCHO DE PAIMBŒUF* du 22 juillet 1944 rappelait néanmoins : « *Patience, courage, prière et pénitence, redit la Vierge à son peuple, aujourd'hui comme hier à Pontmain, à La Salette, à Lourdes, à Fatima... Voyez, je passe parmi vous librement, miraculeusement, comme une Souveraine à qui rien ne peut barrer la route, victorieuse en tout temps du serpent infernal, respectée de Satan qui ne peut rien contre moi et ceux qui se confient en moi... Mais encore une fois, prière et pénitence, ô mon peuple !* »

LE “TRO BREIZ” DE NOTRE-DAME

Pour pénétrer dans le diocèse de Vannes, il fallut exfiltrer le char de la Vierge de la poche de Saint-Nazaire et franchir la rivière de la Vilaine, sur laquelle les troupes allemandes avaient décidé de se battre. Ce fut peut-être le moment le plus périlleux du “Grand Retour”, mais quelle foi tranquille, fervente, conquérante, de la part des missionnaires de



Notre-Dame du Grand Retour franchissant la Vilaine (11 août 1944).

la Vierge ! On vit même des officiers (autrichiens) de la Wehrmacht se découvrir au passage de la Vierge, se signer et réciter le chapelet, et on entendit un de leurs soldats murmurer : « *Ah ! ces Français, ils l'ont trouvée l'arme secrète !* » Instant de communion et de ferveur, si souvent répété au passage de la Vierge !

Alors commença pour la Vierge son “Tro Breiz” ou “tour de Bretagne”. Autrefois, c'étaient les pèlerins qui s'en allaient en suivant les côtes d'Armorique vénérer les fondateurs des sept évêchés de Bretagne, de Dol à Vannes en passant par Saint-Malo, Saint-Brieuc, Tréguier, Saint-Pol et Quimper ; cette fois, signe des temps ! c'était la Vierge Marie qui faisait le tour de son domaine et visitait en Reine ses enfants.

L'évêque de Vannes, Mgr Le Bellec, vint saluer Notre-Dame du Grand Retour à Questembert, dont le recteur avait prévenu ses paroissiens : « *N'oublions pas qu'avant tout il faut refaire une Chrétienté.* » L'État français du Maréchal, précisait le recteur, se présente « *comme le meilleur moyen du redressement* », lui qui met un catholique à la tête de la nation, subventionne les écoles libres, institutionnalise la corporation, valorise la terre et la famille. Hélas ! le pouvoir légitime du Maréchal, devenu par la force des choses “Maréchal aux liens”, était sur le point d'être usurpé par son ambitieux rival, arrivé dans les fourgons de l'étranger.

Il n'empêche : La Gacilly, Carentoir, Ploërmel, Josselin, Auray, à chaque paroisse traversée, c'était pour Notre-Dame un triomphe, comme l'avait désiré l'évêque : « *Dans nos malheurs actuels, une vision d'espérance et de paix s'annonce à nos regards. Comme passa jadis l'Arche d'Alliance à travers les plaines et les monts de la Terre sainte, ainsi la statue symbolique de la Vierge passera sur nos routes bretonnes et par nos chemins creux... Puissions-nous comprendre la leçon providentielle du voyage mystique*

de la Vierge ! Le "Grand Retour", c'est surtout le "grand Retour" spirituel des âmes, de toutes les âmes françaises, vers Dieu, à cette heure de l'épreuve qui ne peut manquer d'être dans les intentions divines l'heure de la pénitence, l'heure du salut, l'heure de la conversion. » (15 avril 1944)

Vannes se prépara somptueusement au grand événement.

« Dans tous les ateliers, dans tous les foyers, des mains de fées taillent, découpent, tressent et confectionnent des roses et des guirlandes, pendant que les poteaux se dressent et que les arcs de triomphe se profilent sur les places.

« La préparation spirituelle n'est pas oubliée : dans un *Triduum* très goûté, M. le chanoine Roze, directeur au grand séminaire, s'en est chargé, *en commentant avec éloquence le Message de Fatima*. » (*SEMAINE RELIGIEUSE DU DIOCÈSE DE VANNES* n° 39, 30 septembre 1944)

Le jour venu, on vit l'évêque, crosse en main et mitre en tête, pieds nus et les bras en croix (voir ci-dessus), entouré de son clergé, escorter la Vierge de Boulogne. Il s'adressa à elle, place des Lices, comme à une Reine, et conclut par ces mots :

« À Vannes, ô Notre-Dame, tous les cœurs vous sont ouverts. S'il en était quelques-uns qui seraient tentés de se fermer, oh ! ne permettez pas qu'ils s'obstinent. Faites tomber sur nous toutes les grâces dont nous avons tant besoin... Ô Reine de nos âmes, Mère de la miséricorde, douceur des cœurs chrétiens, espérance de tous ceux qui souffrent et qui pleurent, puissante avocate de tous ceux qui réclament justice ou pitié, médiatrice de toutes les grâces célestes, pendant ces heures de ferveur où nous allons vous assiéger de nos supplications, posez longuement sur



Mgr Le Bellec, escortant le char de la Vierge dans les rues de Vannes.

nous vos yeux si miséricordieux et si doux, qui nous retourneront vers la seule voie qui sauve, celle du Grand Retour. Ô Mère du rédempteur, ce peuple est bien vôtre : il veut être encore plus vôtre à partir de votre visite si bienfaisante. *Chez nous, soyez reine...* »

Le soir, à la veillée dans la cathédrale, un missionnaire fit des mystères douloureux du Rosaire des applications pratiques sur nos grandes fautes nationales : « Pour toutes les fautes qui ont coûté au Christ en sueur de sang de l'agonie, en flagellation, son couronnement d'épines, sa croix, et qui ont fait pleurer Marie, comme une mère qui serait battue par ses enfants, pardon ! pardon ! »

Le cortège de la Vierge évita la poche de Lorient et entra dans le diocèse de Quimper, le 7 octobre 1944, pour une « Croisade de Pénitence et de Prière pour la conversion des pécheurs, condition indiquée par la Très Sainte Vierge pour obtenir la paix, rappelait Mgr Duparc. Répandons dans nos écoles et nos familles la récitation quotidienne du chapelet. Au Portu-



La Vierge du Grand Retour dans le Finistère, ici sur le route de Plobannalec (archives du diocèse de Quimper, collections numérisées).

gal, depuis les apparitions de Notre-Dame de Fatima, tous les hommes, à part une minorité, disent leur chapelet tous les jours, et c'est à cette pratique que ce pays doit d'avoir été préservé de la révolution et de la guerre. »

Le diocèse de Saint-Brieuc et de Tréguier, dont l'évêque était Mgr Serrant, ne se montra pas moins fervent, en dépit du froid de l'hiver, pour accompagner la Vierge dans son Grand Retour. « Elle vient supplier le peuple, dont elle est Reine, de se soumettre à la Loi de son divin Fils. Car le Christ, s'Il veut régner, accepte [Il veut plutôt], pour que les âmes soient sauvées, que s'étende le règne du Cœur Immaculé de sa Mère. »

L'ANCRE DE SAINT-BRIEUC : NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE

Dans le *SALVE REGINA*, nous disons à la Sainte Vierge qu'Elle est notre espérance : « *Spes nostra, salve !* » Et pourtant, ce vocable a été très peu usité jusqu'au dix-neuvième siècle. Cette lacune avait frappé un jeune prêtre de Saint-Brieuc, l'abbé Paul Prud'homme, chargé par son évêque de restaurer une chapelle vétuste, siège d'une confrérie dédiée à l'Immaculée Conception et à l'apôtre saint Pierre. Il résolut d'y fonder le culte à Notre-Dame d'Espérance, d'une manière presque concomitante avec le Père Emmanuel, curé du Mesnil-Saint-Loup en Champagne.

L'événement déclencheur fut, à la fin de l'année 1847, la guérison miraculeuse du petit Hyacinthe de Bélizal, sept ans, atteint de la fièvre typhoïde. En quelques jours, la maladie l'avait conduit aux portes du tombeau. Ses parents, encouragés par les grâces obtenues au sanctuaire de l'Immaculée-Conception, vinrent supplier Marie de sauver leur enfant. De son côté, l'abbé Prud'homme, ami de la famille, faisait violence au Ciel : « *Ô Marie, je n'ai plus rien à vous offrir ; mon cœur, vous l'avez ; des biens je n'en ai pas, ou si j'en ai, ils sont à vous. Accordez la guérison que tant d'âmes pieuses vous demandent, et tous mes efforts tendront à vous faire appeler et à vous faire honorer sous le titre de Notre-Dame d'Espérance, car une fois de plus, vous aurez prouvé qu'ici on ne vous invoque jamais en vain.* »

Le 2 février 1848, l'enfant, entouré de ses parents et de ses amis émus, se rendait en action de grâces à la chapelle de l'Immaculée-Conception. Il était complètement guéri. À ce coup, son père se convertit et sa sœur aînée entra au noviciat des Filles de la Charité. Et l'abbé Prud'homme se fit alors l'apôtre du culte de Notre-Dame d'Espérance. « *Ce qu'il a fait pour son œuvre, dira son évêque, les peines qu'il s'est données, les obstacles vaincus, les sacrifices accomplis, tout cela ne se peut compter. Et au fond de tout cela, il y avait une idée supérieure, un sentiment profond, digne de sa piété : l'amour de Marie. La Reine du ciel et de la terre était la Reine et la maîtresse de sa vie...* NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE : *tel est le doux nom sous lequel il voulut que son œuvre fût connue dans l'Église.* »

Quelques jours après ces événements, éclatait à Paris la révolution. Le trône de Louis-Philippe l'usurpateur était renversé ; Paris, couvert de barricades, présentait une fois encore le triste spectacle d'une populace en démente. L'écho de cette fureur parvint jusqu'en Bretagne et les habitants de Saint-Brieuc

accoururent en foule à la chapelle dont Notre-Dame d'Espérance avait pris possession. Une prière incessante s'organisa ; pendant un mois entier, de nombreux groupes de fidèles y vinrent implorer le salut de la France. C'est alors que l'abbé Prud'homme, comprenant que la plaie faite au cœur de la nation était profonde et ne pouvait disparaître en quelques jours, conçut le projet d'organiser la prière en permanence.

L'évêque, Mgr La Mée, accepta d'ériger canoniquement une « *Association de prières et de bonnes œuvres pour le salut de la France* », sous l'invocation et le patronage de Notre-Dame d'Espérance, que le pape Pie IX accepta d'emblée d'élever au rang d'Archiconfrérie dès le mois d'août 1848, « *ouvrant une pacifique Croisade pour combattre, par la prière, sous l'étendard de Notre-Dame d'Espérance, les progrès de l'erreur et du mensonge, de la corruption et du désordre que nous voyons se propager d'une manière si désolante. Chaque jour, soir et matin, des milliers de voix s'élèvent pour la France jusqu'au trône de Marie, et lui adressent ces paroles suppliantes consacrées par l'Église et parfaitement en harmonie avec les besoins du moment : Salut, Reine du Ciel, Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance, salut !... Vierge glorieuse et bénie, délivrez-nous de tous dangers !* »

À cette nouvelle armée, il fallait un cri de ralliement, un chant qui fût l'expression de ses désirs et de sa raison d'être. Et l'abbé Prud'homme fit alors jaillir de son cœur les strophes aujourd'hui bien connues et auxquelles le Ciel devait répondre en 1871 : « *Souvenez-vous, Marie, Qu'un de nos souverains Remit notre patrie En vos augustes mains. Mère de l'Espérance, Dont le nom est si doux, Protégez notre France, Priez, priez pour nous !...* » Ce cantique fut chanté pour la première fois, le jour de la fête de la Compassion



de la Très Sainte Vierge, en mars 1849. Mais pour l'office et la messe "*Mater Sanctæ Spei*", c'est à l'humble paroisse de Mesnil-Saint-Loup qu'ils furent d'abord concédés, avant d'être adoptés par le sanctuaire breton.

L'abbé Prud'homme, qui était l'ami de l'abbé Desgenettes à Paris, de Monsieur Dupont à Tours, du saint Curé d'Ars, ne se contenta pas d'édifier un nouveau sanctuaire, il fit sculpter une statue de la Vierge, où l'on voit Jésus qui tient d'une main une ancre, emblème de l'Espérance, tandis qu'il lève l'autre main vers le Cœur Immaculé de sa Mère, nous invitant à « *jeter notre ancre dans le Ciel* », dans le Cœur de notre Mère... Pie IX lui accorda les honneurs du couronnement, le 30 juillet 1865.

QUAND LA FRANCE EST EN PÉRIL

Cinq ans n'étaient pas écoulés que survenait, avec la guerre franco-allemande, ce qu'on a appelé "l'année terrible". Dès le 23 août 1871, une neuvaine de prières était lancée au sanctuaire Notre-Dame d'Espérance... pour le salut de la France, avec tous les jours chant du cantique. La neuvaine finie, une autre commença, puis une troisième, et cela n'arrêta pas. Chaque jour, deux à trois cents fidèles venaient réciter le rosaire. Quand décembre arriva, plus terrible et plus sombre, ces neuvaines particulières firent place à une neuvaine générale, en union avec tous les associés de l'Archiconfrérie, « *cette neuvaine fermant et ouvrant l'année serait une expiation en même temps qu'une supplication offerte au Dieu qui donne la victoire par la Patronne de la France* », écrivait le chanoine Prud'homme.

La neuvaine générale achevée, naquit la pensée d'un vœu. On songea tout d'abord à l'adresser au Cœur sacré de Jésus, dont la bannière des zouaves pontificaux avait paru sur le champ de bataille de Loigny. Mais, sur l'ordre de l'évêque, le vœu fut adressé à Notre-Dame d'Espérance. Le 17 janvier, à 6 heures du soir, les associés de Saint-Brieuc faisaient le vœu de lui offrir une bannière, la plus belle qui soit. Au même moment, la Sainte Vierge apparaissait à Pontmain. Au cours de l'inoubliable veillée de prières, lorsque fut chanté le cantique de Saint-Brieuc, « *Mère de l'Espérance...* », l'Immaculée regardait les enfants de son plus beau sourire. Quelle belle récompense pour le chanoine Prud'homme, qui fit à Pontmain un pèlerinage d'action de grâces !

Pendant la Grande Guerre, la basilique ne désespéra pas non plus, et, le 2 février 1915, l'évêque de Saint-Brieuc renouvelait le vœu de 1871 en promettant l'offrande d'un superbe ostensor ; de nouveau, en 1946, ce fut un reliquaire abritant un morceau du voile de la Vierge. C'est ainsi que, pendant de longues années, le sanctuaire de Notre-Dame d'Espérance fut le centre de l'un des plus beaux pèleri-

nages de Bretagne. Environ 4 000 messes y étaient célébrées chaque année et on y distribuait 100 000 communions ; 500 000 associés étaient inscrits à l'Archiconfrérie, répandus dans le monde entier.

« *Placez votre Espérance dans le Cœur maternel de la Très Sainte Vierge, et elle ne sera jamais déçue* », recommandait le recteur du sanctuaire au moment du Grand Retour. Ce fut la résolution de nos pèlerins phalangistes en quittant ce sanctuaire béni. Notre Père nous y exhortait un jour avec force : « *Nous sommes entre le Vendredi saint et le Dimanche de Pâques, et à ce moment-là, il n'y avait d'espérance que dans le Cœur Immaculé de Marie. Nous sommes dans une période analogue... Vous avez la Foi, oui, mais pas assez l'Espérance, qui attend l'intervention de la Très Sainte Vierge, et qui la demande, et cette dévotion au Cœur Immaculé, cette charité qui embrase nos cœurs, c'est cela la vie, la vraie Vie.* »

NOTRE-DAME DE DÉLIVRANCE

Après une halte à la chapelle de Notre-Dame de la Fontaine, construite à l'emplacement du premier oratoire de Saint-Brieuc, où nous accueillit une sacristine ravie de partager son enthousiasme pour les sept saints fondateurs, nous nous dirigeâmes en chantant le chapelet jusqu'à Quintin, village typiquement breton avec ses maisons de granit aux toits d'ardoises, où est vénéré un fragment d'une ceinture de la Vierge rapportée de Terre sainte par deux seigneurs croisés, dont celui de la petite cité bretonne. La sacristine, ravie, avait tout préparé avec art et dévotion.

Une collégiale fut fondée pour abriter la relique bénie, et installer à la place d'honneur une statue de la Vierge, sous le nom de "Notre-Dame de Délivrance". Ce vocable s'explique par le fait que les femmes enceintes venaient demander protection à la Vierge contre les périls de l'enfantement. Les faveurs obtenues encouragèrent cette touchante pratique.

Saint Yves qui, au treizième siècle, illustra la Bretagne par ses miracles, et dont le père avait été du nombre des chevaliers bretons de la septième Croisade, fut un pèlerin de la Sainte Ceinture. De même, au début du quinzième siècle, saint Vincent Ferrier, que la Vierge avait délivré des assauts du démon et qui savait si bien enflammer les cœurs. Ses extraordinaires missions populaires ressemblaient au "Grand Retour". C'est toujours par l'*AVE MARIA*, « *l'arme infailible* », qu'il commençait ses sermons, et c'est peut-être en souvenir de la Sainte Ceinture de Quintin, qu'il déclara un jour : « *Si vous avez à vous aider les uns les autres, c'est donc que vous avez à travailler en ce bas monde. Oh ! surtout travaillez inlassablement. Rappelez-vous la Sainte Vierge. Il eût été si simple, pour elle et sa sainte Famille, de se faire servir par des anges. Elle voulut pourtant coudre, tisser, filer de ses propres mains.* »

Le samedi 8 janvier de l'année 1600, – nous étions au jour anniversaire –, la relique avait été comme d'habitude enfermée dans le coffre-fort de la trésorerie.

Le chanoine sacristain de garde venait de s'endormir quand, causé par un poêle chauffé à l'excès, un incendie éclata. Le cri de "Au feu !" retentit dans la ville. Tous les habitants de Quintin accoururent, mais c'était trop tard : la relique avait disparu sous un tas de décombres ! Quelques jours plus tard cependant, au milieu des charbons encore embrasés, on la retrouva intacte. Ce fut alors un délire d'allégresse. Et le culte reprit de plus belle, sous le contrôle de l'évêque et du roi Louis XIII, jusqu'à la Révolution, où une main inconnue réussit à soustraire la relique d'une sacrilège profanation.

Pendant la guerre de 1870-71, pour « réparer » disaient-ils leur tiédeur coupable, les fidèles de Quintin s'engagèrent à remplacer l'antique collégiale par une superbe église.



Celle-ci devint le siège d'une confrérie, dont les associés s'engageaient à entendre la messe chaque premier samedi du mois ! et à réciter l'invocation, que nous fîmes nôtre avec ferveur :

« Ô Notre-Dame de Délivrance, délivrez l'Église, la France et les pauvres pécheurs. Protégez-nous maintenant et à l'heure de notre mort. »

SAINT BERNARD À DIJON ET NOTRE-DAME D'ÉTANG

« DE MARIA NUMQUAM SATIS »

Nos amis de Bourgogne et de Champagne, et même d'autres lieux ! s'étaient donné eux rendez-vous le 21 janvier à Fontaine-les-Dijon, là où naquit saint Bernard en 1090 et d'où il partit pour entrer au "nouveau monastère" de Cîteaux, consacré à Notre-Dame, entraînant à sa suite une trentaine de frères et d'amis de la fière noblesse bourguignonne.

En quoi l'incomparable chantre de Marie peut-il aujourd'hui encore inspirer notre opération spéciale aux allures de Croisade ? Il n'est qu'à en croire notre Père qui, dès ses premières années de séminaire, se mit à son école : *« C'est ainsi que mon enthousiasme vibrant pour saint Bernard, dès le récit de légende de son départ pour Cîteaux et jusqu'au bout de toutes ses entreprises extraordinaires, me valut une nouvelle vague de plaisanteries, point méchantes mais railleuses. Une façon de me dire : saint Bernard, c'est comme la lune, c'est beau, mais c'est loin ; on n'y reviendra jamais, on n'en tirera jamais la moindre flamme. Cette mystique du Cantique des cantiques, ces Croisades, cette poursuite de l'hérésie, cet acharnement contre Abélard, cette hargne contre Pierre le Vénérable jugé trop tiède, c'est désuet, cela nous laisse froids... À quoi bon même y perdre son temps ? Alors que de toutes mes soifs inextinguibles je buvais au goulot, avidement, cette vie, cette ardeur, palpitant de ces saints enthousiasmes, de ces fureurs, de cette*

poésie mystique, sans en laisser tomber une goutte, en nourrissant ma jeune existence ! J'y entendis une leçon pour aujourd'hui... » (MÉMOIRES ET RÉCITS, t. II, p. 194)

Oui, « une leçon » pour aujourd'hui embraser notre dévotion à la flamme de sa merveilleuse tendresse et dévotion pour la Sainte Vierge, dans un esprit de réparation. Nous étions le 21 janvier, une messe de *Requiem* était précisément célébrée au sanctuaire de Fontaine pour l'anniversaire de la mort de Louis XVI.

Comment ne pas nous souvenir de la demande faite par le Sacré-Cœur en 1689 à Louis XIV, comme une « réparation » des outrages et humiliations que lui, le Roi des rois, avait reçus dans les palais des rois de la terre. De Louis XIV à Louis XVI, nos rois ont tous refusé d'entrer dans cette réparation d'amour et d'honneur, et la monarchie française a payé durement, chèrement, cette désobéissance aux volontés du Ciel. Il fallut le martyre du petit roi Louis XVII dans la prison du Temple et celui de tant de saintes âmes pendant la Révolution, pour expier, « réparer » à leur tour cette rébellion de nos rois.

Hélas ! le même mystère d'iniquité se renouvelle aujourd'hui pour l'Église, à laquelle le Ciel demande depuis 1917 d'embrasser et de répandre dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, en vain. Eh bien, déclarait Notre-Seigneur à sa confidente sœur Lucie : *« Fais savoir à mes ministres, étant donné qu'ils suivent l'exemple du roi de France en retardant l'exécution*

de ma demande, qu'ils le suivront dans le malheur... Jamais il ne sera trop tard pour recourir à Jésus et à Marie.»

Pour nous aider à «recourir» sans attendre à Jésus et Marie, et à «réparer» tant d'ingratitude qui blessent leur unique Cœur, écoutons le grand saint Bernard, docteur de l'Église : «*De Maria numquam satis... Au sujet de Marie, on n'en dira jamais assez !*» Cela est vrai théologiquement : il suffit d'écouter les trois retraites mariales que frère Bruno nous a prêchées à partir des textes de notre Père, pour comprendre que les privilèges de l'Immaculée Conception, exprimant ses relations intimes avec la Très Sainte Trinité, dépassent de loin tout ce que nos petits esprits bornés ne pourront jamais concevoir de plus beau, de plus sage, de plus digne de Dieu.

On peut aussi mettre en rapport la doctrine mariale de saint Bernard avec les apparitions mariales des deux derniers siècles, de la Rue du Bac à Fatima, en admirant par exemple la merveilleuse intuition qu'il a eue de sa Médiation de toutes grâces : «*C'est la volonté de Dieu que nous ayons TOUT PAR MARIE.*» Et ceci encore : «*Vous avez déjà remarqué, si je ne me trompe, que la Vierge est cette VOIE royale par laquelle le Sauveur est venu à nous, sortant de son sein comme un époux de sa chambre nuptiale... Efforçons-nous, mes très chers frères, de monter vers le Sauveur, par la même voie qu'il a suivie pour venir jusqu'à nous, d'arriver par Elle à la grâce de Celui qui, par Elle aussi, est venu jusqu'à notre misère. Pussions-nous, PAR VOUS, avoir accès auprès de votre Fils, ô vous qui avez eu le bonheur de trouver la grâce, d'enfanter la Vie et le Salut.*»

Enfin, ce n'est pas uniquement une question d'intelligence des mystères de Dieu, c'est une question de cœur. Saint Bernard aimait Marie, comme il aimait Dieu, c'est-à-dire sans mesure, et sans jamais la dissocier de son Fils, ne voulant pas d'une Beauté qui lui ôte la Sagesse. «Saint Bernard, disait notre Père, au moment où Abélard et Héloïse se perdaient dans l'amour humain, lui le chanter de la Vierge, le petit serviteur passionné de la Vierge Marie, ne pouvait qu'associer continuellement cet amour virginal de la Vierge à son amour du Christ, son Seigneur, mais qu'il tenait tout palpitant, doux et tendre, affectueux et aimable, de la Vierge, comme ce corps délicat et réjouissant de l'Enfant que l'on prend des mains de sa mère qui est tout sienne.» (3 novembre 1984)

Toute la dévotion du Moyen Âge est là, génératrice de notre civilisation chrétienne et mariale ! On doit aussi à saint Bernard de Clairvaux le *Memorare*, l'*Inviolata*, les derniers mots du *Salve Regina* : «*O clemens, o pia, o dulcis Maria*», et le merveilleux «*Regardez l'étoile, invoquez Marie*», qui nous conduisit aux pieds de Notre-Dame d'Étang, à quelques kilomètres de Dijon. La montée fut un peu difficile dans le froid

et la neige, mais arrivés au sommet, nous avons été récompensés par le spectacle merveilleux de la Vierge dorée brillant de tous ses éclats.

VERS NOTRE-DAME D'ÉTANG

«*C'est vers Elle comme vers le centre, l'Arche de Dieu, la cause des choses et l'affaire des siècles, que tous portent leurs regards : ceux qui nous ont précédés, nous qui sommes en ce temps, et ceux qui nous suivront...*» (saint Bernard, sermon II pour la Pentecôte)

L'origine du sanctuaire autrefois le plus connu de Bourgogne est toute simple. Tout a commencé le 2 juillet 1435, en la fête de la Visitation Sainte-Marie, et c'est à des bergers semblables à ceux de Bethléem que Dieu daigna révéler le trésor caché dans les flancs de la montagne d'Étang. Ils avaient avec eux un bœuf qui, chaque fois qu'il était conduit sur la montagne, quittait le troupeau pour paître à genoux une touffe d'herbe bien grasse, qu'on retrouvait ensuite intacte. Les bergers, intrigués, se décidèrent à creuser à cet endroit. À peine avaient-ils soulevé quelques pelletées de terre qu'ils découvrirent une petite statue (14 cm de hauteur) de la Vierge tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus, cachée là sans doute plusieurs siècles auparavant, au moment des grandes invasions.

Ils la portèrent en triomphe au village de Velars-sur-Ouche, au bas de la montagne. Ce qu'apprenant, le Père abbé de Saint-Bénigne de Dijon résolut de rapporter la statue dans son monastère. Le transfert s'opéra au printemps de 1436, en grande pompe et dévotion populaire. Mais un jour, elle disparut. On la chercha partout, et on la retrouva au sommet de la montagne d'Étang ! L'abbé comprit le message, et fit édifier à l'endroit même une chapelle, avec un ermitage, où un moine reçut mission d'être le gardien de la Vierge et d'y accueillir les pèlerins.

Devant la foule croissante de ces derniers, un couvent de Minimes fut installé au dix-septième siècle, «*pour que Dieu soit honoré et le service divin bien et dûment célébré au contentement de ceux qui ont dévotion audit lieu*», et y demeura jusqu'à la Révolution. Condé, au lendemain de la victoire de Rocroi, fit porter à Notre-Dame d'Étang, qu'il tenait pour dispensatrice de sa victoire, les étendards pris à l'ennemi. Quelques années auparavant, une pieuse mère lui avait consacré l'enfant qu'elle attendait et pour lequel elle éprouvait de vives inquiétudes. Celui-ci survécut, grandit en grâce et en vertu : c'est notre grand Bossuet qui, en compagnie de la reine Marie-Thérèse, devait plus tard y amener son élève, le dauphin de France. Mais il y a mieux encore.

DEUX SAINTS, UN SEUL CŒUR

«Dans la procession des pèlerins de Notre-Dame d'Étang, brillent d'un éclat particulier saint François de Sales et sainte Jeanne-Françoise Frémyot de

Chantal. Alors que la pieuse baronne devenue veuve était en proie aux inquiétudes de conscience et aux peines de tous genres, c'est au pied de Notre-Dame d'Étang qu'elle vint répandre son âme et demander à son intercession le directeur de conscience qu'elle avait entrevu dans une vision. »

À l'issue du carême 1604, ils gravirent tous deux les sentiers escarpés de la sainte montagne, et on raconte que l'évêque de Genève, à genoux aux pieds de l'image miraculeuse, laissa déborder, dans une prière improvisée, les sentiments de foi et de tendre dévotion à la Sainte Vierge, dont son âme était remplie. Cette prière est celle que nous aimons réciter : *« Je vous salue, très douce Vierge Marie... »* (E 11 de nos carnets de chants) Quelques jours après, saint François confiait à sa dirigée : *« Dieu, ce me semble, m'a donné à vous. »* Leur union spirituelle avait été scellée dans le Cœur de leur commune Mère et Maîtresse.

Le 2 septembre suivant, elle venait déposer aux pieds de la Sainte Vierge son acte de donation à Dieu et les vœux de perpétuelle chasteté et d'obéissance à monseigneur de Genève, qu'elle avait prononcés à Saint-Claude le 22 août précédent. Plus tard, en 1610, quand elle dut quitter sa famille et son pays pour Annecy, c'est à Notre-Dame d'Étang qu'elle vint encore demander la force d'accomplir son sacrifice.

Si le sanctuaire d'en haut a été magnifiquement restauré et la statue monumentale de la Vierge à l'Enfant qui le surmonte redorée, l'église de Velars-sur-Ouche, rebâtie au dix-neuvième siècle par un zélé serviteur de Marie, l'abbé Bernard Javelle, à qui le saint Curé d'Ars l'avait prophétisé, a conservé tous les souvenirs de l'antique dévotion. C'est là qu'est vénérée la petite statue miraculeuse, et c'est à ses pieds que nous avons conclu avec bonheur notre pèlerinage, en évoquant le "Grand Retour" en Bourgogne (voir encart, page 30), figuratif du prochain triomphe du Cœur Immaculé de Marie.



Notre Père nous dictait une fois encore nos résolutions : *« Nous n'en ferons jamais assez pour Marie. Qu'on vous chante, qu'on proclame vos grandeurs, qu'on apprenne aux petits enfants à envoyer des baisers à votre image et dire AVE, que le peuple s'assemble chaque jour pour réciter le chapelet en méditant vos invariables mystères. Chacun y puise sagesse et intelligence, science, conseil et force, piété, crainte de Dieu. Que dans chaque église et chaque famille votre statue soit ornée de fleurs et de cierges... Et les fruits de votre Règne universel sont pour nous de si grande nécessité que tous nous lutterons pour qu'on ne lui impose point de limite et qu'on ne mette pas le moindre obstacle à votre culte. »*

« C'est Vous, ô Vierge, qui nous apprenez chaque jour les vertus les plus difficiles et les plus indispensables à notre progrès spirituel. Pieuse ! Humble ! Chaste ! vous l'êtes, et nous en sommes ravis. C'est vous le levain dans la pâte humaine, qui doucement nous apprenez à prier avec vous, comme vous, à nous tenir dans l'humilité, à demeurer purs au milieu d'un monde souillé. Si c'est là ce que vous nous enseignez et donnez, alors, que votre Règne s'étende dans nos cœurs et par toute la terre. Jamais assez ! » (LETTRE À MES AMIS n° 179, 15 août 1964)



LA VIERGE DU GRAND RETOUR EN BOURGOGNE

VOICI maintenant une paroisse de la Bourgogne. Une paroisse comme tant d'autres paroisses bourguignonnes. On y aime davantage le vin naturel que le vin de la joie messianique. On y est bon vivant, facilement gouailleur, un peu sarcastique même. Le respect humain gêne un grand nombre. Que vont dire les gens, si on leur annonce l'arrivée d'une Madone, si illustre soit-elle ? Cela ne va-t-il pas paraître un peu ridicule devant certains esprits forts ? Aussi, le curé ne dit rien. Un cortège pénitentiel, des gens qui marchent pieds nus, les bras en croix ! Vraiment, une telle procession n'est pas faite pour une telle région ! Il vaut mieux se taire que d'aller au-devant d'un fiasco ou de moqueries ! La Vierge s'avance dans ce gros village où personne n'avait été alerté ! Quelques gens qui passaient la voient par hasard. On dépose la statue dans l'église. On prie un instant. Les missionnaires se taisent, attristés. Il aurait mieux valu ne pas venir.

« On va déjeuner. Tout à coup, voici une estafette qui arrive au presbytère : *"L'église est pleine... on vous attend !"* dit-elle. Vite, on se lève de table. Étonnement, surprise. L'église est comble, archicomble. En moins d'une demi-heure, tout s'est dénoué. Spontanément, la prière et le chant se sont organisés. On vibre. Quelque chose se passe dans cette foule, comme passe dans la forêt à certains jours, un vent qui la secoue ! Vite, on monte en chaire. On entre au confessionnal. Là encore, sans que rien ne le laisse présager, on compte plusieurs dizaines de retours à Dieu. La messe fut célébrée dans une indescriptible ferveur. Le silence était tel, à certaines minutes, qu'on entendait la prière monter. En un tournemain, sans nulle préparation humaine, les cœurs avaient basculé. Si les corps étaient les mêmes, les cœurs avaient plongé dans des profondeurs de foi jamais, sans doute, expérimentées auparavant. Toute une paroisse, en quelques heures, avait gravi les sommets.

« Au Grand Retour, les hommes ne doutaient de rien. Ils demandaient le miracle à chaque instant. L'extraordinaire, c'est que le miracle se réalisait. Quand le doute n'a aucune prise sur l'homme, tout devient possible. On transporte les montagnes. N'est-ce pas dans l'Évangile ? » (Louis Devineau, o.m.i., *DANS LE SILLAGE DE LA VIERGE*, 1963 p. 51-52)

Pour comprendre que toutes ces grâces du Grand Retour des âmes étaient méritées dans l'ombre et le silence des cloîtres, lisons maintenant le récit du passage de Notre-Dame de Boulogne à la Visitation de Dijon, dans la nuit du 18 au 19 novembre 1943, écrit par une Visitandine :

« Plus que jamais Notre-Dame de Boulogne défrayait nos récréations en ces jours préparatoires ! Que dire aussi de ces Ave égrenés en allant et venant, on ne pouvait rencontrer une sœur sans son chapelet à la main ! Notre Mère nous avait tant dit d'être ferventes ! Mettre tant de petits sacrifices dans la barque pour être ensuite une semence de grâce partout où passerait Notre-Dame était notre unique stimulant !

« Nous voici à la veille. Le piédestal, préparé à l'intérieur avec quel amour ! est passé du cloître à la chapelle. Les sœurs sacristines étaient affairées comme aux plus grandes fêtes. On voulait des fleurs, beaucoup de fleurs, hélas ! il y en avait bien peu. Préparation ultime : l'office des matines fut avancé, notre Mère donna la permission de rester toute la nuit à l'exception des infirmes et des octogénaires... quelle joie intime bien appréciée.

« À partir de 9 heures et demie, la communauté, en silence, attendait. Tout à coup, le chant : *Reine de France...* retentit. Voici Notre-Dame ! Quelques Ave, quelques couplets, rien de solennel, mais la prière, la prière intense ! Placée au milieu de la Chapelle, l'accès de la statue était facile aux fidèles, mais cette disposition ne nous permit pas de la contempler : sacrifice senti, il est vrai, mais accompli de tout cœur pour la communauté, pour attirer sur les âmes et sur la Ville une pluie abondante de grâces ! Quelques instants restant avant le premier exercice de la veillée, le chant des litanies et une consécration au Cœur Immaculé de Marie furent alors notre humble hommage à Notre-Dame de Boulogne, la nuit entière étant réservée aux jeunes filles.

« L'envahissement de notre chapelle par les différents groupes d'action catholique se faisait sans discontinuer ; bientôt elle était pleine à craquer, puis ce furent les tribunes, et il en venait encore. Alors, vite des bancs dans le sanctuaire... et chacune se faisait bien petite. La chapelle contient deux cents personnes et elles

étaient... cinq cents ! Miracle de Notre-Dame ! De notre chœur nous entendions arriver tout ce monde... quel bonheur ! Notre-Dame serait bien fêtée chez nous. Elle le fut en effet très bien : Consécration par monsieur le Chanoine, méditations, chapelets, chants par les différents groupes, avec un entrain, une piété vraiment admirable !

« Et nous, que faisons-nous derrière nos grilles ?... Pas autre chose que d'unir nos prières à celles de l'assistance, offrir nos supplications pour la France, le Saint-Père, notre évêque vénéré, les pauvres pécheurs. Les intentions étaient multiples, mais tout se résumait dans l'Ave. Les heures passaient, rapides... Que dire de la messe de minuit ? Elle fut pour nous une recrudescence de prière fervente. L'affluence considérable empêcha l'offrande des hosties et pour la première fois nous voyions bon nombre de religieuses et de jeunes filles communier dans le sanctuaire, bien que la communion ait duré une demi-heure pour être reprise encore après la messe.

« 2 heures, 3 heures, 4 heures... les différents groupes continuent leurs méditations, leurs Ave, on dirait qu'il est impossible de dire autre chose à Marie, sinon *Je vous salue, pleine de grâces... priez pour nous, pauvres pécheurs... maintenant !*

« 5 heures : dispersion d'un grand nombre de jeunes filles. Une centaine demeura, continuant chapelets et chants jusqu'au départ de la statue pour la cathédrale. À l'intérieur, la ferveur se soutient, s'accroît même, plus qu'une heure et demie à posséder notre chère Madone !

« 6 heures... 6 heures et demie : les cœurs battaient, le départ étant tout proche. On intensifiait demandes et actions de grâces. Enfin, voici les porteurs. Un *MAGNIFICAT* vibrant résuma tous les sentiments envers notre Mère du Ciel, puis, doucement, comme en glissant, la blanche statue quitta la chapelle accompagnée, comme à son arrivée, par les chants et les prières.

« *Fondez votre domaine... chez nous.* Oh ! comme ce refrain redisait bien ce que chacune pensait en elle-même. *Soyez notre Reine... Chez nous !* Le grand silence du matin nous enveloppait... C'était l'heure de l'oraison où chacune pouvait alors *conserver et repasser toutes ces choses en son cœur.* »

PONTMAIN : « MAIS PRIEZ MES ENFANTS... »

Le dimanche 29 janvier, frère Benoît conduisit nos amis du grand Ouest sur la route de Pontmain, – ils étaient une bonne centaine de marcheurs depuis Saint-Ellier, et le double sur place –, pour cette étape importante de l’“Opération spéciale mariale” voulue par frère Bruno. Pour « *aimer Marie* », quoi de plus doux ! et « *la consoler* » de l’apostasie de notre Chrétienté, de l’aveuglement de nos pasteurs et de l’endurcissement du troupeau, quoi de plus utile pour le salut du monde !

La leçon de Pontmain est une exhortation à l’espérance. Notre Père n’a cessé de s’en faire l’écho, tout en rappelant, c’était en 1982, au moment de l’Échéance 83 :

« La vie ou la mort, l’Échéance fatale ou heureuse, la perte ou la conversion de l’humanité dépendent de nous. Non de notre raison orgueilleuse, mais de notre humble dévotion. Non plus de nos politiques d’abord, de nos armes et de nos diplomaties d’abord, mais de notre obéissance scrupuleuse aux désirs du Ciel. Que les âmes pures et ferventes commencent ! Que les pères et les mères de famille, effrayés par des menaces si terribles, s’adjoignent à ce mouvement de prière et de pénitence... Qu’il se fasse un tel retour, un autre GRAND RETOUR, à la dévotion aux Cœurs très merveilleux et miséricordieux de Jésus et de Marie... Alors,

EN PEU DE TEMPS, nous serons sauvés. » (CRC n° 172, p. 24)

C’est exactement ce que notre Reine voulut écrire en lettres d’or dans le ciel étoilé de Pontmain, au soir du 17 janvier 1871 : « *Mais priez mes enfants. Dieu vous exaucera EN PEU DE TEMPS. Mon Fils se laisse toucher* », en réponse à l’angoisse des paroissiens et à leur quasi-désespoir, – « *On a beau prier*, disaient-ils, *Dieu ne nous écoute pas* » –, comme à la foi invincible de leur pasteur, le vénérable abbé Guérin qui, en les consacrant à la Sainte Vierge en 1851, les avait exhortés à mettre en Elle leur espérance :

« Mes enfants, la Bonne Vierge est dans vos maisons : il faut qu’elle soit la maîtresse et que vous la serviez. Elle est aussi au-dessus de l’église, parce qu’elle est la maîtresse de la paroisse. Nous devons

tous lui obéir et la prier avec confiance, que cette bonne et tendre Mère, notre avocate et notre patronne sous la protection de laquelle je mets ma paroisse, intercédéra pour nous auprès de son Fils, et qu’elle plaidera notre cause auprès de Dieu. Fasse le Ciel qu’étant sous la protection de Marie, nous ne périssions jamais. »

En 1870-1871, la prophétie des « *quarante ans* », annoncée à la Rue du Bac, s’accomplissait : le peuple de France, trompé par des gouvernements sectaires et incapables, subissait le châtement de la guerre et de l’invasion étrangère, mais notre Reine, Elle aussi, était fidèle,

à sa promesse : « *Je serai avec vous, ayez confiance* » (cf. *supra*, page 19), suscitant chez son peuple d’élection, par la médiation d’enfants innocents, dévotion et réparation.

DÉVOTION DE PONTMAIN

À la grange de l’Apparition, après la messe, comme à l’église paroissiale après le déjeuner, frère Benoît reprit tout simplement le récit de l’Apparition, composé par l’un des voyants, Joseph Barbedette, devenu Oblat de Marie Immaculée et comme le fidèle évangéliste de Notre-Dame. À nos amis inquiets de voir s’amonceler « des fautes qui ne peuvent demeurer impunies », notre frère prêcha de ne pas se laisser

voler leur espérance et de ranimer la flamme de leur dévotion au souvenir de ce qui s’est passé dans ce petit village, ce 17 janvier 1871.

À commencer par la certitude de la “présence réelle” de la Sainte Vierge qui se faisait voir certes aux seuls enfants, mais *tous* savaient qu’Elle était là, qu’Elle les regardait, souriant quand ils se tenaient bien et priaient de tout leur cœur, s’attristant quand ils se dissipaient ou doutaient de sa présence, même quand un grand voile blanc la déroba, s’arrêtant un instant à sa couronne de Reine. Reine, elle l’était et le demeure, mais aussi « *Vierge puissante* », agissant avec miséricorde, sagesse et puissance à condition de n’être pas reléguée à un « *rôle subordonné* » !

Notre dévotion se nourrit tout autant de l’ordon-



nance de la veillée de prières conduite par le bon curé, que de chaque attitude de Marie, du moindre de ses gestes, qui lui répondent, et qui sont comme autant de révélations de son Cœur, à nous adressées. Elle rendit par exemple un singulier témoignage à la piété de l'abbé Guérin, en l'attendant pour commencer les diverses phases de son Apparition, lui empruntant l'ovale bleu et les quatre bougies qu'elle fit allumer dans le ciel par une étoile, comme lui-même allumait dans son église paroissiale les quatre bougies de l'autel dédié à l'Immaculée Conception.

Tandis que la paroisse récitait le chapelet, la Vierge devenait plus souriante, donc elle était plus heureuse, plus grande aussi, donc elle était plus puissante, tandis que les étoiles du ciel offraient un merveilleux spectacle : une multitude d'entre elles venait se ranger deux par deux sous ses pieds, ou bien se « taper » sur sa robe, en sorte que les *Ave Maria* de cette foule agenouillée devant le portail de la grange et récitant de tout cœur le chapelet semblaient rejaillir en pluie d'étoiles d'or sur sa robe jusqu'à la rendre presque toute dorée. Quels merveilleux effets attachés à la récitation du Rosaire quand nous savons bien le dire ! C'est vraiment la prière qui fait rejaillir toutes les joies et les gloires de la Très Sainte Vierge.

Enfin le plus beau sourire qui illumina le visage de la Dame aux étoiles se produisit au moment du cantique « *Mère de l'Espérance* », qui rappelle, nous l'avons vu à Saint-Brieuc, la consécration de la France par son roi Louis XIII, et qu'elle scandait d'un gracieux mouvement de ses doigts. « *À lui seul*, disait notre Père, *ce sourire est une révélation du Cœur de notre Reine.* » De quoi nous inciter à chanter avec dévotion et douce émotion ce cantique qui fait revenir le sourire sur ses lèvres !

RÉPARATION DE PONTMAIN

Cependant, Elle s'arrêta bientôt de sourire et montra une indicible tristesse lorsque s'éleva le chant : « *Mon doux Jésus, enfin voici le temps de pardonner à nos cœurs pénitents...* » entrecoupé du poignant « *PARCE DOMINE* », qui appelle les nations apostates à la pénitence publique, comme nous le lisons chaque mercredi des Cendres dans le prophète Joël.

« La mystérieuse inscription avait disparu. La Vierge avait saisi avec force un grand Crucifix sanglant et le tenait devant sa poitrine, l'inclinant légèrement en avant pour le présenter à l'adoration de son peuple... »

Afin que *tous* Le voient, L'aiment et Lui soient fidèles. Afin que *tous* fassent pénitence pour le monde, et réparation à la Sainte Face de Jésus et à son très saint Corps pour tant d'ingratitude et d'infidélités dont nous nous sommes *tous* rendus coupables. « A-t-on jamais vu dans les temps passés, demandait

notre Père, une si tragique apparition de la Mère de Jésus et notre Mère, brandissant l'image sanglante de son Fils ? Pour moi, je n'ai jamais lu ni entendu raconter vision si atrocement cruelle ! » (CRC n° 342, janvier 1998, p. 36)

Et Joseph Barbedette témoignera : « Le visage de la Sainte Vierge prit une expression de tristesse que je n'ai jamais revue nulle part, pas de larmes, mais une contraction du visage et particulièrement des lèvres comme dans des accès de douleur vivement contenus. J'ai vu ma mère abîmée dans la douleur lorsque, quelques mois plus tard, mon père mourut. On sait ce qu'un tel spectacle dit au cœur d'un enfant, et pourtant, je m'en souviens, la tristesse de ma mère ne me parut rien en comparaison de la tristesse de la Très Sainte Vierge qui me revenait naturellement à l'esprit. »

Appelant ses enfants à la compassion et à la réparation. Comme si Elle disait : « *Voyez ce qu'il en a coûté à mon Fils !* » Et que Lui voulait, dans le secret de son Cœur, que nous contemplions le chagrin intime de sa Mère et la nôtre : « *Aie compassion du Cœur de ta Très Sainte Mère...* » comme à Pontevedra !

« *Une prière bien agréable à Dieu*, disait le Curé d'Ars, *c'est de demander à la Très Sainte Vierge d'offrir au Père éternel son divin Fils, tout sanglant, tout déchiré, pour la conversion des pécheurs. Toutes les fois que j'ai obtenu une grâce, c'est de cette manière que je l'ai demandée, cela n'a jamais manqué.* »

C'était précisément la grande prière de notre Reine en grand chagrin, dans le ciel de notre patrie dont elle achevait la rédemption. « Marie disait à voix basse le *PARCE DOMINE* que chantaient les Français. Elle articulait si nettement que, quoiqu'ils ne l'entendissent pas, les enfants voyaient, non seulement le mouvement des lèvres, mais les dents, petites et blanches, que ce mouvement découvrait... »

Ainsi l'essentiel de Pontmain, qui est un mystère de compassion autant que d'espérance, même au plus fort des pires calamités, crie sa ressemblance figurative avec Fatima et Pontevedra et, de l'une à l'autre révélation, embrase notre dévotion réparatrice. À Pontmain, en ce dimanche de janvier, nos amis avaient repris conscience de leur devoir de phalangiste, de se « croiser » au service de l'Immaculée Corédemptrice, de « la consoler » par tous les moyens, sûrs de son triomphe final.

Comme l'écrit un pèlerin enthousiaste : « Comme toujours, aux pieds de la Sainte Vierge, fraternellement accueillis, nous étions au cœur de l'Église... qui souffre ! Mais notre Reine redonne toujours l'Espérance à ceux qui gardent les yeux fixés sur ses mains, sur son Cœur Immaculé, sachant bien que ce qu'Elle dit, Elle le fait. » (À SUIVRE)

(père Thomas de Notre-Dame du Perpétuel Secours.



ENFANTS DE L'IMMACULÉE

À LA mesure de l'envahissement de son cœur par l'amour de la Vierge Marie, notre Père l'abbé de Nantes a peu à peu embrassé tous ses désirs, tous ses soucis, nous apprenant à nous conformer à notre tour à ses volontés maternelles. D'où notre dévotion réparatrice pour son Cœur Immaculé, que Dieu veut établir dans le monde, d'où notre intérêt croissant pour la Russie qui lui est confiée, ou encore notre angoisse pour la conversion du Saint-Père dont elle veut conquérir le cœur.

PÈLERINAGE AUX GRÉCO-CATHOLIQUES

Cette attention aux prédilections du Cœur Immaculé de Marie fut aussi la source de la vénération de notre Père pour l'héroïque Église uniate, gréco-catholique, tellement décriée, mais en qui nous retrouvons nos grandes préoccupations : Marie, Rome, Moscou. Indéfectiblement attachés à la papauté, voués au rattachement de tous les Slaves orthodoxes à l'Église romaine, autrement dit à la conversion de la Russie, les uniates, s'exclamait notre Père en 1991, sont « *les chéris de la Sainte Vierge, les seuls vrais catholiques au monde* ».

Le dimanche 15 janvier, frère François avait donné rendez-vous aux amis de la région parisienne dans l'église Saint-Vladimir, dans le sixième arrondissement de Paris. Dès l'entrée, quel dépaysement pour nos âmes latines ! Frère André décrivit longuement l'iconostase qui sépare le sanctuaire de la nef, s'imposant à la contemplation du fidèle. Les icônes qui y sont représentées, essentielles dans la piété orientale, doivent répondre aux canons immuables de l'art religieux, dont le respect garantit l'orthodoxie de la dévotion.

Ce fut l'occasion de broser la vie des saints tutélaires de la Chrétienté slave : sainte Olga († 969), la sage et fière princesse par qui la lumière de la foi s'introduisit dans la principauté de Kiev ; saint Vladimir surtout († 1015), son petit-fils, ce guerrier de légende, barbare farouche et vicieux, mais qui fut conquis par la grâce. « Il se fait baptiser, lui et tout son peuple, en 988, tel Clovis cinq cents ans plus tôt, et de débauché qu'il était, il devient saint d'un seul coup. Son royaume de Kiev est le modèle des États chrétiens, aux mœurs évangéliques. » (*LA RUSSIE AVANT ET APRÈS 1983*, CRC n° 184, décembre 1982, p. 17)

Vladimir Soloviev tira la leçon définitive de cette conversion : « *Pour réaliser le royaume de Dieu dans la vie sociale et politique, pour créer un État vraiment chrétien, la Russie doit se soumettre à l'ordre établi*

par le Christ, entrer dans la voie qu'il a ouverte. Cet ordre et cette voie, c'est la monarchie ecclésiastique. Pour être chrétien, un État national doit recevoir sa sanction d'un pouvoir spirituel vraiment universel et existant de droit divin... Le chef de l'État chrétien doit être fils de l'Église. » (cf. « *La vocation catholique de la Russie* », *RÉSURRECTION* n° 10, oct. 2001)

Ces saints hauts en couleur sont représentatifs de l'âme russe, telle que notre Père nous a appris à l'aimer. L'âme russe, chez des Ukrainiens ? ! C'est un rapprochement périlleux, par les temps qui courent... D'ailleurs, le curé de la paroisse, qui édifia nos frères et nos amis par sa modestie et sa piété, tint à préciser avec bienveillance qu'il ne fallait pas amalgamer la Rouss de Kiev et la Russie moscovite.

Notre Père avait déjà répondu à cette objection, dans son étude magistrale de *LA RUSSIE AVANT ET APRÈS 1983*. Lorsque les hordes tartares recouvrirent la principauté de Kiev au treizième siècle, la civilisation chrétienne se réfugia dans les impénétrables forêts du Nord où elle refleurit lentement, à Novgorod, à Rostov puis à Moscou.

« Quoi qu'il en soit, c'est à Kiev que s'est façonnée l'âme russe, faite de radicalisme évangélique, d'un sens violent du péché et d'un élan égal vers la sainteté ; et son désir obsédant de purification et de transfiguration allant jusqu'à la hantise d'une rédemption universelle et même cosmique. Le nœud de ce mysticisme est assurément cette piété viscérale que le Russe, si souvent tenté par le vertige de la cruauté inutile, éprouve pour la « *souffrance innocente* », pour le « *juste persécuté* ». Qu'y a-t-il de plus évangélique qu'un tel sentiment, si profondément imprimé dans l'âme slave devenue chrétienne ?

« Ajoutez à cela, non point inspirés par l'immensité des plaines et leur monotonie, mais par la méditation évangélique, ces autres caractères fondamentaux du mysticisme russe populaire, le sens communautaire, le détachement des biens terrestres satisfait par les pèlerinages des pauvres gens, pérégrinations sans fin d'un monastère à un autre, et l'éblouissement des âmes dans l'exubérance de la liturgie byzantine et le flamboiement des iconostases, et vous connaîtrez, vous aimerez l'âme russe. » (p. 17)

Frère François avait envisagé un temps une sortie dans la somptueuse cathédrale du patriarcat de Moscou, quai Branly. Mais on entre bien mieux dans les vues de Notre-Dame de Fatima en pénétrant dans la pauvre église des Ukrainiens gréco-catholiques. Au-delà de la guerre actuelle où les a jetés un Occident apostat, les uniates sont en effet depuis cinq siècles les prémices de la Russie convertie.

Pour le comprendre, notre frère rappela comment la Chrétienté slave de Kiev puis de Moscou demeura attachée à Rome longtemps après le schisme de Byzance, son Église mère. Ce n'est qu'en 1448 que le grand-prince Basile résolut de prendre son indépendance religieuse. Funeste rupture, origine de tous les malheurs de la Russie.

Un siècle et demi plus tard, en 1595, les évêques de Ruthénie – vaste région aux marches de la Pologne, de la Lituanie et de la Moscovie, correspondant à l'Ukraine et la Biélorussie actuelles – résolurent de se réunir à l'Église romaine, alors en pleine Contre-Réforme, de laquelle seule ils pouvaient espérer le flot de grâce et les élans apostoliques qui ranimeraient la ferveur de leur troupeau. Odieuse aux schismatiques endurcis, méprisée des catholiques latins pour l'archaïsme de son rite et la grossièreté de ses fidèles, L'UNION n'aurait pu se maintenir sans l'exemple et les mérites d'un très grand saint, d'un martyr : **saint Josaphat** (1580-1623). Il fut le premier d'une innombrable lignée de confesseurs de la foi et de martyrs, sous les tsars et surtout sous le régime communiste. Trop souvent délaissée par sa grande sœur latine, l'Église uniate a fait la preuve de sa fécondité chaque fois que de saints pontifes ont pris soin d'elle – le bienheureux Pie IX et saint Pie X, notamment –, travaillant alors à la conversion de ses persécuteurs.

À partir du concile Vatican II, notre Père s'est dressé avec véhémence contre la trahison de ses frères uniates par une hiérarchie éprise d'œcuménisme, d'ouverture à l'Est et de dialogue avec le communisme.

Après l'exposé des frères, nos familles firent le tour de l'église. Passant devant le Saint-Sacrement, conservé derrière l'iconostase dont le curé avait ouvert les "portes royales", tous honorèrent Jésus-Hostie par une belle genuflexion. Ce geste inusité en Orient exprimait une piété qui bouleversa le clergé et les quelques fidèles présents. Jamais sans doute ils n'avaient vu tant de catholiques latins dans leur petite église : elle était comble !

Partageant ensuite un goûter dans un jardin voisin, nos amis dirent leur joie d'avoir mieux compris l'intérêt de notre Père pour la Sainte Russie et les uniates. Prions pour qu'ils restent fidèles à leur vocation : le retour de tous les Slaves à l'Église romaine. Malgré la désorientation diabolique actuelle et les propagandes révolutionnaires qui les dressent contre la Russie dans une guerre fratricide, ce sont leurs évêques qui ont demandé au Pape sa consécration au Cœur Immaculé de Marie.

PREMIER SAMEDI DU MOIS

Cette consécration du 25 mars 2022, que Notre-Dame demandait depuis 1929, est l'objet principal de nos méditations depuis un an. Tandis que le pape François

n'a donné aucune suite à ce qui demeurera pourtant le plus grand acte de son pontificat, frère Bruno profita des deux jours de retraite mensuelle pour enseigner à nos amis comment la mettre en œuvre, à notre mesure.

Il y a un mois, nous avons cru atteindre un maximum d'affluence dans nos diverses maisons. Il n'en était rien. Nos amis étaient encore plus nombreux cette fois-ci pour fêter la Chandeleur. Et les familles phalangistes s'accroissent toujours, nous mettant au défi d'agrandir nos hospitalités à la même vitesse.

Frère Bruno rappela nos grandes intentions à tout ce monde, relié "en direct" à la maison-mère : nous voulons consoler le Cœur Immaculé de Marie en sauvant les âmes de l'enfer, et obtenir la paix du monde. Pour cela, notre frère prieur nous mit à l'école de saint Maximilien-Marie Kolbe, le précurseur de l'Immaculée. C'est déjà son exemple qui avait guidé notre Père sur le chemin d'une consécration de sa personne et de toute son œuvre à l'Immaculée Conception, en 1997. Les sermons de notre frère, que vous retrouverez dans les logia, sur la VOD, réveillèrent cette grâce déterminante dans l'histoire de notre Phalange.

Par notre consécration, nous sommes enrôlés sous la bannière de l'Immaculée dans la bataille décisive contre Satan. Bien plus, nous devenons intimement siens. Quel mystère ! *« Nous voudrions être possédés par Elle afin qu'Elle-même pense, parle et agisse par notre entremise, écrivait le saint franciscain. Nous voudrions appartenir tellement à l'Immaculée qu'il ne reste rien en nous qui ne soit pas Elle, afin que nous soyons comme anéantis en Elle, que nous soyons changés en Elle, que nous soyons transsubstantiés en Elle, qu'il ne reste plus qu'Elle. »*

Dès lors, notre consécration à l'Immaculée Conception nous conduit à obéir à ses demandes, participer à ses labeurs, jouir de ses tendresses et compatir à ses peines. Cet amour qui brûlait dans le cœur du Père Kolbe doit embraser les nôtres et se propager au monde entier. Ce feu purificateur suscitera dans les âmes un désir de conversion, afin de ne pas offenser davantage le Cœur blessé d'épines de notre Mère chérie.

Ce mystère de consécration illustre bien la solennité de la Présentation de l'Enfant-Jésus au Temple que nous célébrions. Sans oublier la mémoire de la Septuagésime, accentuant les perspectives douloureuses de cette fête. D'ailleurs, les conférences de la dernière retraite de communauté que nos amis écoutèrent pour nourrir leur méditation (§ 174, *VIE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE*), orientèrent nos esprits vers la Passion de Jésus et Marie, nous donnant à contempler et aimer davantage son Cœur Douloureux et Immaculé.

PASSION.

À l'heure suprême du Calvaire, tandis que tous abandonnent Jésus, Marie le rejoint. Non pour le consoler, mais pour souffrir avec Lui, pour épouser

tous les sentiments de son Fils rédempteur. Qui dira la profondeur de leur face à face, lors de leur rencontre sur la Voie douloureuse, puis tout au long des trois heures de la crucifixion ? Qui dira l'union de leurs deux Cœurs douloureux en parfaite intelligence ?

En la personne de saint Jean, Jésus confie à sa Mère, la nouvelle Ève, toute l'humanité qu'ils sont en train de sauver. Dès lors, « *tout est accompli* » (Jn 19,30), Jésus n'a plus soif que de mourir pour remettre son Esprit, afin que s'ouvre la carrière de l'Église et que les âmes soient sauvées.

Demeurée seule, la Vierge Marie, remplie de la force du Saint-Esprit, se relève pour accomplir la volonté de son Fils : pleine de foi, elle se sent responsable des pauvres Apôtres. Et de nous autres aujourd'hui !

MARIE CORÉDEMPTRICE.

Corédemptrice : c'est le mot que l'Église a choisi pour exprimer le plus complètement l'union de Jésus et Marie au Calvaire. Elle est sa Mère, bien sûr, dont il se désapproprie pour la donner à saint Jean et à nous tous à travers lui. Bien plus, Marie est très véritablement l'épouse du Fils de Dieu crucifié, faisant siens tous ses sentiments, toutes ses volontés, partageant ses souffrances. Et cela de toute éternité. N'est-elle pas sa compagne, dès les origines, la Femme promise comme espérance à Adam et Ève ?

Nul mieux que notre Père n'a su sonder et expliquer ce mystère, à la lumière de toute la Sainte Écriture. Avec Marie, Jésus enfante à la grâce l'humanité pécheresse qu'il est en train de sauver. Elle est la nouvelle Ève de ce nouvel Adam, la « *Femme* » par excellence. C'est elle que figurait la Sion prophétique, épouse de Dieu et Mère de tous les peuples ! La Vierge Marie récapitule tout l'héritage de l'Israël ancien, infidèle, pour le transmettre à l'Église, l'Israël nouveau. À la jonction de l'Ancien et du Nouveau Testament, elle est Médiatrice.

Si ce passage se fait dans les douleurs, ces souffrances sont un fruit de son amour. Marie attendait et désirait cette heure de toute éternité. Elle sait que Jésus ressuscitera, elle l'admire immensément et, déjà, dans l'ignominie de sa croix, elle voit resplendir sa gloire !

AN 2023 : AN I DE L'EXPANSION DU RÈGNE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

La solennité de la Chandeleur est traditionnellement l'occasion de la "Journée champenoise", au cours de laquelle notre Père présentait les grands sujets de l'année à ses anciens paroissiens de Villemaur et aux autres amis de la région. De la même manière, frère Bruno prononça à la grand-messe un magistral sermon démontrant que pour lutter contre les erreurs du communisme, aujourd'hui combattues par la Russie mais répandues dans le monde entier, la consécra-

tion accomplie par le pape François nous donne un avantage stratégique. À condition d'avoir la bonne doctrine d'emploi de cette arme décisive, en embrasant la dévotion réparatrice !

La conférence d'Actualités du dimanche après-midi étoffa cette démonstration. Les nouvelles de FRANCE, d'abord, sont désolantes. Euthanasie, crise énergétique, problème nucléaire, réforme des retraites... Autant de chapitres d'actualités, autant de preuves supplémentaires de l'incurie constitutive de la République et, bien pire, de son impiété. Sans rappel de la loi de Dieu et sans autorité pour l'imposer, la France démocratique est ingouvernable et court inéluctablement à sa perte.

Au même moment, la guerre gronde à l'Est. Malgré les propagandes, malgré l'aveuglement volontaire des médias, il devient impossible de dissimuler le bain de sang qui inonde l'UKRAINE. L'armée ukro-atlantiste, saignée à blanc, est près de s'effondrer. La ligne de front craque. Cependant, nous avertit frère Bruno, une prochaine victoire russe ne suffirait pas à ramener la paix, l'*establishment* de la politique étrangère américaine ayant décidé qu'une confrontation militaire directe était le seul moyen d'inverser le déclin des États-Unis. Le conflit en Ukraine n'est que la première manifestation de cette stratégie. Il s'agit d'une guerre idéologique dont l'enjeu est l'instauration du "Nouvel Ordre mondial", ce gouvernement global que la franc-maçonnerie veut établir dans le monde.

Pour leur part, les Russes n'accordent plus aucun crédit aux négociations avec l'Occident. Ils ont perdu toute confiance dans ses dirigeants incapables d'honorer leurs engagements. Poutine sait que la seule façon d'assurer la sécurité de son peuple est d'imposer ses conditions à ses ennemis vaincus.

Or, maintenant qu'il n'y a presque plus d'Ukrainiens à envoyer sur le front, l'Amérique doit impérativement pousser les Européens à s'engager eux-mêmes dans la guerre. Certes, pour le moment, les membres de l'OTAN ne semblent pas pressés de mobiliser leurs forces pour une longue et épuisante guerre d'usure avec la Russie en Ukraine, au risque de déclencher une guerre nucléaire. En revanche, tous ont entrepris un effort de réarmement inédit depuis la fin de la guerre froide, portant leurs dépenses militaires à hauteur de 2 % de leur PIB, l'objectif fixé par l'Otan, ou même davantage.

La montée en puissance des Européens contre la Russie doit soulager les États-Unis pour leur permettre d'affronter le plus librement possible leur ennemi principal : la CHINE. Selon une stratégie analogue à celle employée en Ukraine : provoquer Pékin à déclencher une action militaire contre TAIWAN, préalablement transformée en "porc-épic" hérissé d'armements. Plus largement, les États-Unis renforcent leur présence et leur activité militaires dans tous les pays de la région, au Japon et aux Philippines notamment.

Leur but n'est pas de défendre la démocratie ou la petite Taïwan, mais d'affaiblir la puissance chinoise, de briser l'alliance sino-russe pour s'assurer enfin la domination de la masse continentale eurasiennne et de ses vastes ressources humaines et naturelles.

Tandis que l'analyse de la situation internationale nous montre un orage près d'éclater sur nos têtes, les récentes déclarations du pape François sur l'homosexualité appellent sur nous le feu de la colère de Dieu, comme jadis sur Sodome et Gomorrhe. Frère Bruno est très impressionné par cette convergence des actualités politiques et religieuses. Le Pape, relayé en France par NN. SS. de Moulins-Beaufort et Ulrich, prépare une modification de la morale catholique, qu'il a l'intention d'inscrire dans le catéchisme.

«Devant toutes ces menaces militaires et morales, conclut notre frère, il ne nous reste plus qu'à prier le Cœur Immaculé de Marie.

«À travers toute la France, vous avez été très nombreux à organiser avec nos frères et à suivre les pèlerinages de réparation au Cœur Immaculé de Marie dans de nombreux sanctuaires et lieux de pèlerinages voués à la Sainte Vierge : à Boulogne, dans le sanctuaire de Notre-Dame du Grand Retour ; à Annecy sur les terres de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal ; mais aussi à Pau, en Normandie, à Liesse, à Dijon, etc. Le dernier en date était à Pontmain, mais il y en a encore beaucoup de prévus d'ici la fin juin.

Tant d'apparitions de Notre-Dame, de grâces mariales, tant de saints qui ont sanctifié notre pays, tant de prières et de supplications lancées vers le Ciel par nos pères nous font espérer que la Sainte Vierge est prête à se laisser toucher encore et à intervenir en notre faveur, si nous la prions.

Les amis des régions concernées seront avertis systématiquement du programme de ces pèlerinages ; pour ceux qui désirent les rejoindre, il suffira de nous en faire la demande. Ainsi que notre Père l'avait prévu, la vie de la Phalange s'identifie de plus en plus au culte de l'Immaculée !

Vous avez été très zélés également à répandre dans vos paroisses la dévotion au Cœur Immaculé. Nous avons eu quantité de témoignages de phalangistes qui ont distribué des livrets sur la dévotion réparatrice dans leur église, qui sont allés voir leur curé pour lui demander de pratiquer les demandes des premiers samedis, qui se sont proposés pour organiser des chapelets et pour mettre en place le quart d'heure de méditation. Certains ont été rebuffés, d'autres ont

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

Enregistrements disponibles sur notre site de VOD :

vod.catalogue-crc.org

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH

FÉVRIER 2023

- ACT. AN 2023 : AN I DE L'EXPANSION DU RÈGNE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE.
- A 148. BENOÎT XVI. LE RESPONSABLE DE LA RUINE DE L'ÉGLISE, C'EST LUI.

♦ CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2022

JANVIER 2023

- PC 87. 13. L'ÉGLISE CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE.
- 14. SAINT PIE X, BEAU PASTEUR DE L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST.

♦ CONFÉRENCES DE LA RETRAITE DE COMMUNAUTÉ 2022

JANVIER 2023

- S 174 4. VIE CACHÉE À NAZARETH.
- 5. À CANA, DÉBUT DE LA VIE PUBLIQUE.
- 6. VIE PUBLIQUE : LES GRANDES CONTROVERSES.

obtenu que s'établisse tout ou partie de la dévotion réparatrice. Ainsi, à travers toute la France, notre Phalange contribue à établir officiellement dans les paroisses le culte du Cœur Immaculé de Marie. Que notre Mère du Ciel doit être consolée ! Quel gage de bénédictions pour la France !

Mais il reste encore bien du travail, bien des paroisses où instaurer cette "petite dévotion". Il s'agit d'allumer un incendie dans le monde entier ! Le "départ de feu", comme disent les pompiers, est dans la dernière recommandation de sainte Jacinthe à Lucie : « *Dis à tout le monde que Dieu nous accorde ses grâces par le moyen du Cœur Immaculé de Marie ; que c'est à elle qu'il faut les demander ; que le Cœur de Jésus veut qu'on vénère avec lui le Cœur Immaculé de Marie ; que l'on demande la paix au Cœur Immaculé de Marie, car c'est à elle que Dieu l'a confiée. Ah ! si je pouvais mettre dans tous les cœurs le feu que j'ai là, dans ma poitrine, et qui me brûle et me fait tant aimer le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie !* »

frère Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. — crc-resurrection.org

ABONNEMENT 35 €, étudiants 20 €, soutien 65 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 41 €, AUTRES PAYS 66 €, par avion 76 €.